

LE MONDE ILLUSTRE

ALBUM UNIVERSEL

20^e ANNEE—No 62

MONTREAL, 27 JUIN 1903

40 PAGES, 5c. le Numéro



AGE HEUREUX, par Artigue

ALBUM UNIVERSEL

BUREAU DE RÉDACTION

Édifice de "La Presse," 55 rue Saint-Jacques.

Boîte du Bureau de Poste pour la correspondance, 758.
Tiroir du Bureau de Poste pour les journaux, 2191.Quatre mois, \$1.00. - Payable d'avance
Un an, - \$3.00. - Six mois, - \$1.50

Il y a en Europe un coin de terre, grand comme une partie de la province de Québec, qui a le singulier privilège d'attirer constamment l'attention du monde, non par son degré de civilisation ou la supériorité de ses institutions, mais au contraire, par l'opposé de ses qualités.

Ce coin de terre, où semblent s'être concentrés les débris des grandes invasions, est divisé en États indépendants, Turquie, Roumanie, Bulgarie, Serbie et Monténégro, dont chacun constitue le plus singulier amalgame de gens d'origines, de langues et de religions différentes, et tous ces gaillards-là vivent en bonne intelligence quand ils ne peuvent pas faire autrement, ce qui n'arrive pas tous les jours.

Le mois dernier, les nations des deux hémisphères ont été secouées par une terrible nouvelle, l'assassinat en bloc du roi et de la reine de Serbie, de deux frères de la reine, d'une couple de ministres et de quelques officiers. Le peuple serbe était probablement aussi altéré que celui de la province de Québec, avec cette différence appréciable que l'un avait soif de sang et l'autre de rosée.

Tous deux ont été satisfaits.

Les Serbes ont conservé les mœurs des monarchies du bon vieux temps, où les rois mouraient généralement jeunes, de mort subite, que leur octroyaient parents, amis ou sujets, selon les besoins ou les aspirations de messieurs les assassins qui, alors, se recrutaient dans la meilleure classe de la société et non parmi les anarchistes, comme à notre très prosaïque époque.

La Serbie, qui est grande comme un mouchoir de poche, un peu plus que l'île d'Anticosti, a treize cent mille habitants, aime les révolutions de palais et déteste le calme. Elle tient beaucoup à la royauté, mais à condition de faire de ses rois ce qu'elle veut. Le grand-père ou le grand-oncle du souverain qui vient de passer de vie à trépas à la fleur de l'âge, est mort assassiné. Son successeur, Milan, mari de la reine Nathalie, connue dans le monde littéraire sous le nom de Carmen Silva, a été forcé d'abdiquer, et avec son fils s'est retiré la famille royale.

Le roi Milan était un assez triste personnage, qui s'était acquis une réputation telle qu'il n'était reçu dans aucune bonne famille de Paris, où il s'était réfugié après son abdication, comme tant d'autres rois et reines détronés. Son fils, Alexandre, était un déséquilibré, mais aurait pu faire un roi constitutionnel suffisant, s'il avait voulu s'en tenir à ses fonctions purement décoratives; malheureusement poussé par sa femme, fille d'un colonel russe et veuve d'un marchand de musique, il voulut jouer au roi autocrate, et déchira la constitution.

C'est ce qui mit le feu aux poudres et fit partir les revolvers.

La conspiration fut ourdie dans le plus grand secret, et ce furent des officiers de l'armée qui la menèrent à la fin que l'on sait.

En vertu du principe : "Le roi est mort, vive le roi", la Chambre élut un membre d'une ancienne famille qui avait déjà régné sur la Serbie, mais qui se trouvait exclue du trône par suite de l'avènement de la famille rivale.

Toujours la vieille histoire.

Le nouveau roi est un individu assez terne, courageux cependant, il l'a prouvé en servant sous les drapeaux français en 1870, mais qui semble ne devoir être qu'un pantin dont les partis tiendront les ficelles.

Il est probable qu'il ne mourra pas dans son lit.

♦ ♦ ♦ Aucun trône n'est exempt de taches de sang.

Même dans les temps modernes, qualifiés de civilisés, le poignard, la hache, la guillotine et les machines infernales ont tué des rois et des reines.

L'Angleterre arrive bonne première dans la liste, avec trois reines, femmes de Henri VIII, la reine Mary Stuart et le roi Charles Ier.

La France la suit avec Henri III, Henri IV, Louis XVI et Marie-Antoinette.

La Russie a son contingent difficile à établir d'une manière certaine, car nombre de morts ont été très mystérieux; cependant, on se souvient très bien de l'assassinat de Paul Ier et d'Alexandre III.

Plus près de nous, qui ne se rappelle le meurtre de l'impératrice d'Autriche et du roi d'Italie, Humbert?

J'en passe...

Les présidents de républiques ne sont pas à l'abri de ces attentats; la mort de Carnot et celle du président McKinley en sont les preuves.

Et pourtant, les pouvoirs des rois et des présidents deviennent si restreints, et ceux qui les exercent sont en général si peu gênants, qu'ils sembleraient ne pas devoir être exposés à être supprimés d'une manière aussi illégale, puisqu'ils sont toujours remplacés.

Un roi constitutionnel n'est si bien qu'un fantôme de roi, qu'un savant du dix-huitième siècle, Condorcet, avait eu l'idée assez originale d'en faire un d'un genre tout spécial.

"J'ai étudié, dit-il, la mécanique sous Vancanson, sous l'abbé Mical, auteur des "Têtes parlantes", sous le baron de Kempelen, qui a fait le joueur d'échecs, et je puis vous promettre de faire sous quinze jours un excellent roi constitutionnel, avec sa famille royale et sa cour. Mon roi fera tout ce qu'il faudra faire dans les moments convenables. Il soutiendra, aussi bien qu'un autre, une conversation avec ses grands officiers. Un chambellan automate lui présentera sa chemise, un grand maître de la garde-robe lui mettra le col. Mon roi sanctionnera les décrets à la pluralité des voix de son conseil; il signera les ordres que ses ministres lui présenteront. Si l'on décide qu'il est de l'essence de la monarchie qu'un roi choisisse et renvoie ses ministres, comme on sait, qu'en suivant la saine politique, il doit toujours se déterminer d'après le vœu du parti qui a la majorité dans la législature et que le président en est un des chefs, il est aisé d'imaginer une mécanique au moyen de laquelle le roi recevra la liste des ministres des mains du président de la quinzaine, avec un air de tête plein de grâce et de majesté."

"Si quelqu'un doutait de la possibilité de cette machine, il n'aurait qu'à supposer Mme de Maintenon à la place du président, et le cordon qui fait jouer l'automate royal attaché d'une manière différente; alors, il aurait l'histoire des trente dernières années du règne glorieux de Louis XIV."

"Pour que la cour fût un peu brillante, il ne faudrait qu'environ deux millions de dépenses premières; on aurait difficilement au moins deux cents personnages de grandeur naturelle. L'entretien coûterait environ cent mille livres par an! Ainsi, la liste civile ne dépasserait pas deux cent mille livres. C'est marché donné, et chaque Français ne paierait qu'environ un demi-denier par année pour le bonheur d'avoir un roi."

"Il existe depuis longtemps chez plusieurs nations des rois héréditaires; qu'on en lise l'histoire, et qu'on ose dire ensuite qu'elles n'auraient pas beaucoup gagné à suivre ma méthode."

"Mon roi ne serait pas dangereux pour la liberté, et cependant, en le réparant avec soin, il serait éternel, ce qui serait encore plus beau que d'être héréditaire. On pourrait même le déclarer inviolable sans injustice et le dire infaillible sans absurdité."

Certes, l'idée de Condorcet répond bien à celle que l'on se fait d'un roi qui règne et ne gouverne pas, mais son projet, si bon qu'il soit, ne sera jamais adopté, je le crains, les peuples voulant toujours avoir des rois qui puissent faire quelques sottises qu'ils se chargent de réparer ou de punir.

♦ ♦ ♦ Mais la Serbie est si loin de nous qu'il est temps de songer au retour, sous peine d'être exposé à rester exilé dans cette région peu faite pour nos mœurs tranquilles.

Arrêtons-nous cependant un moment en France, qui, malgré ses secousses périodiques ou peut-être

à cause même de ses spasmes, est toujours le pays des surprises et des contrastes.

Voici un évêque sauveteur.

Il y a quelques semaines, Mgr Lonnols, archevêque de Cambrai, se rendait du collège des Dunes à l'église Saint-Eloi, à Dunkerque, accompagné de son vicaire, lorsqu'il vit un attelage, dont le cheval s'était emporté, se diriger à une allure vertigineuse de son côté.

A ce moment, l'éminent prélat était descendu de sa voiture, afin d'examiner le piédestal de la statue de Jean Bart. Il se jeta à la tête du cheval, qui s'abattit et fut enfin maîtrisé, avec l'aide d'un passant.

Un quart d'heure après cet incident, l'archevêque donnait la confirmation aux premiers communicants de la paroisse Saint-Eloi.

Que dites-vous d'un archevêque qui, tout ensoûlé, se jette bravement à la tête d'un cheval emporté?

Le successeur de Fénélon est digne du grand évêque dont il occupe le siège. Souvenez-vous de l'aventure de la vache perdue ramenée à ses pauvres propriétaires, inquiets, une nuit noire et pluvieuse, par le grand Fénélon lui-même, aventure si bien contée en si bons vers par un charmant poète.

♦ ♦ ♦ Ce mot de poète me remet aussi en mémoire une jolie pièce de charité de Paris: "Les Cinq Sous du Juif Errant."

Le poète suppose que le Juif Errant, passant près d'une croix, s'écrie:

N'as-tu pas pitié! Dieu tout-puissant?

et que Dieu lui répond:

Tu seras pardonné si tu te débarrasses
Des cinq sous que j'entends sonner dans tes
[bourses].

Le Réproché pense que ce sera là tâche facile. Il court vers un fleuve et y jette les cinq sous. Mais:

...Soudain, avec un bruit de cloche,
Il sentit retomber les cinq sous dans sa poche.

Il gravit alors un volcan et lance dans le cratère les cinq pièces de cuivre. Mais il les retrouve dans ses chausses.

Alors:

Avec un lourd marteau fait pour quelque cyclope,

Il rompt les "morceaux d'airain" et jette "leur poussière aux souffles de l'espace". Mais:

Il retrouve les cinq sous au fond de sa botte.

Tous ses efforts restent aussi vains. Plein de fureur, il revient auprès de la croix et accuse Dieu de l'avoir trompé: "pour perdre mes cinq sous, dit-il, j'ai tout fait!"

..... —Oui, dit Dieu, tout! Hormis l'âme! Il eut fallu songer aux malheureux. Va-t'en! Depuis, il est toujours au pouvoir de Satan.

Une belle idée, n'est-ce pas, qui rappelle un peu un autre sujet traité de la même manière, par Victor Hugo, "Cain fuyant le remords".

♦ ♦ ♦ La France n'a plus de religion, disent assez communément les gens qui ne manquent jamais une occasion de donner un coup de dent à notre mère-patrie, mais que dire des autres pays qui prétendent avoir le sentiment religieux si développé?

C'est la France qui figure toujours en première ligne sur la liste des dons faits au Saint-Siège et à la propagation de la foi.

Sur un peu plus de quarante millions de francs que récolte le denier de Saint-Pierre, la France a donné plus de vingt-cinq millions, soit près des deux-tiers, alors que le reste du monde catholique ne donne relativement que très peu. L'Autriche et les États-Unis viennent ensuite avec chacun environ quatre millions.

♦ ♦ ♦ Revenant au Canada, après cette excursion au vieux monde toujours si jeune, tout le monde me

LE RADEAU

AU DÉLICIEUX POÈTE EN PROSE M. OMER HÉROUX

Dans la forêt et sur la cage
Nous étions trente voyageurs
CRÉMAZIE

Row, brothers, row, the stream runs fast,
The Rapids are near, and the daylight's past
MOORE

Dans le lointain des eaux baignant les pieds du morne,
Où, dans quelques instants, s'étendra la nuit morne,
Sur le miroir du lac par le couchant rougi,
Un point vague et confus tout à coup a surgi.
On dirait qu'il se meut, on dirait qu'il avance,
En oscillant il suit le fil de l'onde immense.
Il grandit, et parfois lance comme un éclair ;
Il grandit, et nous semble un vaste oiseau de mer
Effleurant de son vol la lame cristalline.
Il grandit, il grandit toujours, et se dessine.
Est-ce un énorme amas d'algues et de roseaux
Qui s'approche de nous, entraîné par les eaux ?
Est-ce un flot flottant ? Est-ce une nouvelle arche ?
Non, c'est d'une forêt un large pan qui marche,
C'est un radeau géant que de lourds avirons,
Sa cadence tirés par d'âpres bûcherons,
Gouvernent au milieu du grand lac qui sommeille.

Aucun bruit sous le ciel ne frappe notre oreille,
Hors le sourd grondement du rapide en aval,
Vers lequel est guidé le radeau colossal,
Hors le gazouillement suave de la brise.....
Et la "cage" à présent nettement se précise.
Un brasier étincelle et pétille au milieu,
Et trente "voyageurs", groupés autour du feu,
Entre eux parlent tout bas du retour aux villages.
Ils ont passé cinq mois sur des rives sauvages,
Ils ont durant cinq mois, sous des bois giboyeux,
Abattu par milliers chênes et pins neigeux,
Et plus d'un maintenant sent frémir tout son être,
En croyant déjà voir s'ouvrir une fenêtre
Où quelqu'un qui l'attend, anxieux, incertain,
Se penche pour sonder du regard le lointain.

Et la "cage" sans fin suit l'onde qui l'entraîne ;
Et, debout sur un roc de la plage seraine,
Un farouche Iroquois, des éclairs dans les yeux,
Murmure en regardant passer sur les flots bleus
L'énorme train de bois gouverné par des rames.
Pour lui cette forêt, que balancent les lames,
Peut-être avait des siens abrité le tombeau,
Pour lui les bûcherons groupés sur le radeau
Sont autant d'ennemis, qui, rasant pins et chênes,
Chassant tout le gibier des sauvages domaines
Qu'habitaient ses aïeux libres et triomphants,
Contraignent à jeûner sa femme et ses enfants,
L'Indien maudit les blancs que l'industrie enfleure,
Et parfois un sourire affreux crispe sa lèvre :
Il croit voir sous les flots du rapide prochain
S'engouffrer à jamais tous les hommes du train,
Et savoure déjà l'horreur de ce naufrage.

Les "voyageurs" toujours parlent de leur village,
L'œil tourné vers les bords du grand lac azuré,
Que la légende, un jour, de son aile a doré.

Ces hommes sont altiers par le cœur et la taille,
Ils aiment l'aventure autant que la bataille,
Et Montferrand, Cadot, Des Ormeaux, et Cadieux
Par eux sont vénérés comme des demi-dieux.
Ils sont les descendants d'une race choisie
Qu'enliraient les combats, l'art et la poésie,
Ils sont les descendants des vieux coureurs des bois

Dont Aimard et Cooper ont redit les exploits,
Qui, partout de l'honneur portant le fier symbole,
Pour la France ont fondé plus d'une métropole,
Et leurs pères ont fait un travail surhumain,
Le fusil à l'épaule et la hache à la main.
Ils aiment à chanter, et leur chanson naïve
Rythme le mouvement de la rame massive.
Ils chantent constamment, et leur inculte voix
A la fraîcheur des eaux, des bois et des écores
Dont elle fait frémir les mille échos sonores.

Depuis quelques instants les hardis voyageurs
Ont cessé tout propos et restent tout songeurs :
Ils vont bientôt glisser dans un immense abîme.

Soudain de ces vaillants le groupe altier s'anime,
Et, sur un simple mot du chef, les bûcherons
Ensemble ont empoigné les pesants avirons,
Sur qui le brasier jette encore un reflet pâle,
Puis, découvrant leur front tout bronzé par le hâle,
Dont savent se moquer ces rudes gaillards-là,
Ils entonnent en choeur l'"Ave Maris Stella".....

Comme à regret, l'écho des bosquets de la berge
Redit le dernier mot du vieil hymne à la Vierge,
Et le bruit cadencé des rames dans les flots
Remplace le doux chant si cher aux matelots.

Plus vite à présent va le grand radeau solide,
Brusquement attiré par le prochain rapide.
Il décroît, il décroît dans le courant lointain,
Où le dernier reflet du couchant s'est éteint,
Et sur lequel le soir verse déjà son ombre.
Il décroît, il décroît toujours dans la pénombre.....
Il vient de s'engager dans le "saut" écumant,
Et sa masse à nos yeux disparaît par moment
Sous les blancs tourbillons des flots qui le submergent.
De partout, devant lui, de noirs rochers émergent.
Là tout est trahison, rage, tourment, horreur.
Et l'abîme rugit comme un fauve en fureur,
Les plus flottés, sur l'eau que la nuit enténébre,
S'entre-choquent avec un bruit sourd et funèbre,
Et les arbres du bord, pleins de sombres clameurs,
Défilent devant l'œil aveuglé des rameurs
Comme un rideau d'éclairs qui sans fin se déroule.
Guetté par les brisants, poursuivi par la houle,
Gémissant sous l'effort vertigineux des flots,
D'où montent à la fois des rires, des sanglots,
Le radeau fuit toujours sur les eaux effrénées,
Se dressant au sommet des vagues déchainées,
Ou plongeant brusquement dans des remous sans fond.
Par instants avec l'ombre et l'écume il se fonde,
Par instants on croirait que plus rien ne surnage.
La "cage" de douleur vibre dans l'engrenage
Qui l'entraîne sans fin vers le fleuve géant,
Et dans la fauve horreur de l'abîme béant
La vitesse des flots déliants s'accélère,
Et les fiers "voyageurs", en proie à la colère
De la vague qui hurle autour du lourd radeau
Et les couvre parfois d'une avalanche d'eau,
Debout, l'œil en éveil, comme cloués aux rames,
Le visage cinglé par le grand fouet des lames,
Guident, sans tressaillir, sur le gouffre qui bout,
A travers les écueils qui se dressent partout,
La flottante forêt qu'emporte le rapide.....

Le long "saut" est franchi par le groupe intrépide,
Qui, tout joyeux, s'est pris à chanter aussitôt.....
Et le vent nous apporte, en caressant le flot
Du grand lac qu'a doré l'aile de la légende,
Les sonores lambeaux d'une chanson normande.

W. CHAPMAN.

parle encore des ruines occasionnées par le jeu à la Bourse. Cela ne finira donc pas !

Je reçois même par la poste les vers suivants, sans nom d'auteur, mais que je crois avoir déjà vus quelque part, je ne sais où. C'est une imitation assez réussie de la fable "La Cigale et la Fourmi" :

Je dois dire tout d'abord que le mot "Coulisse" s'emploie pour désigner l'endroit où se rassemblent les agents de change, c'est donc à peu près la même chose que la Bourse.

La Coulisse ayant monté
En pleine sécurité,

Se trouva fort dépourvue
Quand la baisse fut venue.
Pas d'argent, plus de crédit,
Pour payer point de répit.
Elle alla crier famine
Chez la Banque, sa voisine,
La priant de lui prêter
Quelques sous pour tripoter
Jusqu'à la hausse nouvelle.
"Je vous paierai, lui dit-elle,
Fin prochain, délai légal,
Intérêt et principal."
La Banque n'est pas prêteuse :
C'est là son moindre défaut.
"Que faisiez-vous au temps haut ?"
Dit-elle à cette emprunteuse.

—Chaque jour, à tout venant,
J'achetais, ne vous déplaie.
—Vous achetiez, j'en suis fort aise,
Eh bien ! vendez maintenant."

♦♦ Les journaux d'Ontario contiennent, depuis peu de temps, des articles tendant à conseiller aux jeunes gens se destinant au commerce d'apprendre le français, afin, disent-ils, de pouvoir mieux convaincre les Canadiens-français de la supériorité des produits qu'ils veulent leur vendre.

Mieux vaut tard que jamais.

LEON LEDIEU.

M. L.-O. DAVID, SÉNATEUR

Nous apprenons avec plaisir la nomination officielle de M. L.-O. David, greffier de la cité de Montréal, à la dignité de sénateur du Dominion pour la division des Mille-Isles, en remplacement de feu le sénateur Masson.

M. Laurent-Olivier David naquit au Sault-au-Récollet, le 24 mars 1840. Son père était le major Stanislas David, et sa mère Mlle Elisabeth Tremblay, de la Malbaie.

Dès son bas âge, M. David, qui devait, plus tard, devenir un avocat éminent, un représentant favori du peuple dans l'Assemblée législative, un haut fonctionnaire civique important, mais surtout un des plus grands littérateurs canadiens-français, laissait entrevoir, par des qualités remarquables, l'avenir brillant qui l'attendait. Placé au collège de Sainte-Thérèse pour y faire son cours classique, il gagna, par son assiduité au travail, l'estime de ses professeurs, et termina ses études avec grande distinction.

Il fut reçu avocat en 1864, et devint l'associé de J.-A. Mousseau, ancien premier ministre de Québec.

Deux ans auparavant, encore étudiant en droit, M. David commença ses premières années dans la carrière du journalisme, en fondant, en compagnie de J.-A. Chapleau, W. Sicotte, Ludger Labelle et A.-H. Monpetit, le journal hebdomadaire "Le Colonisateur", dévoué tout particulièrement aux intérêts de la colonisation.

C'est depuis ce jour que M. David a consacré toute son énergie et tous ses talents à la cause nationale, autant sur les tréteaux politiques que dans les parlements et la presse.

En 1870, M. David s'associa à MM. J.-A. Mousseau et Desbarrats, pour fonder l'"Opinion Publique", dont il fut le principal rédacteur jusqu'en 1872.

Puis M. David s'associa à M. Cléophas Beausoleil, pour fonder "Le Bien Public", journal quotidien, qui eut beaucoup de vogue.

Quelques années plus tard, M. David se remit à l'exercice de sa profession, en compagnie de M. Longpré.

M. David était conservateur avant la Confédération, mais se rallia au parti de l'Union Nationale, organisation de jeunes politiques qui combattait vivement l'union des provinces, et c'est alors que se forma cette liaison si forte, et si touchante dans son inébranlable sincérité, entre lui et le jeune Wilfrid Laurier. Plus tard, M. David se rangea complètement sous la bannière du parti libéral, dirigé alors par les Dorian, les Holton, les Huntingdon et les Laflamme.

En 1886, M. David fut élu député libéral de Montréal-Est à la Législature provinciale, mais refusa la candidature aux élections suivantes.

En 1888, M. David fut délégué à la grande convention des Canadiens-français, à Nashua, N.-H., et en 1892 il était nommé greffier de la cité de Montréal, poste rendu vacant par la mort de M. Chs. Glackmeyer.

Des nombreux ouvrages de M. David, citons : "Biographies et Portraits", 1876 ; "Les héros de Châteauguay", 1883 ; "Les patriotes de 1837-38", 1884 ; "Mes contemporains", 1894 ; "Les Deux Papineau", 1896 ; "Le Clergé canadien, sa mission et son œuvre", 1896 ; "L'Histoire du Canada", depuis la Confédération ; "Le drapeau de Carillon", 1901.

M. David appartient à la Société Royale du Canada.

Il a été nommé président de la Société Saint-Jean-Baptiste, depuis 1881 jusqu'en 1888, et contribua beaucoup à doter son pays d'un des plus beaux monuments de la ville, "Le Monument National", maintenant à la disposition du public.

AVIS

Les concurrents heureux qui ont oublié de joindre LEURS NOMS à l'envoi de leurs portraits feront bien de réparer immédiatement cet oubli.

NOS GRAVURES

LA FÊTE-DIEU A CAUGHNAWAGA

Le 14 de juin courant, c'était grande fête religieuse à Caughnawaga, où l'on célébrait solennellement la Fête-Dieu. Pour rendre hommage au Très-Saint Sacrement, la tribu indienne n'avait rien négligé ; aussi, ses efforts n'ont-ils pas manqué d'être couronnés d'un éclatant succès.

Sous des traits un peu rudes, les sauvages de Caughnawaga cachent une tendresse admirable, et c'est dans des démonstrations comme celle dont nous parlons qu'il fait bon de voir l'esprit de foi rayonner sur leurs visages cuivrés.

Grâce au concours de toute la population du village, les rues avaient été splendidement pavées, et le parcours de la procession étincelait sous l'éclat des tentures joyeuses et des guirlandes de fleurs.

L'ordre le plus parfait, qui ne cessa de régner, donna à la cérémonie un caractère de placidité touchante. Le spectacle était grandiose et méritait bien de figurer parmi les illustrations de notre présent numéro.

LE SALON CANADIEN

Paris a son salon où, chaque année, les peintres français exhibent leurs chefs-d'œuvre. Montréal inaugurera, lundi prochain, à l'Art Gal-



L'HONORABLE SÉNATEUR L.-O. DAVID

Photo. Laprés & Lavergne, 360 rue Saint-Denis

lery", square Phillips, son modeste salon, où figureront les meilleurs essais de nombreux artistes canadiens, particulièrement des artistes attachés aux journaux de Montréal et de Toronto.

Notre double page centrale offre la reproduction fidèle de plusieurs des tableaux qui seront exposés à l'Art Gallery, ainsi que les portraits de tous les artistes qui prennent part au concours.

L'"Album Universel" se réjouit de constater l'essor que prend le talent artistique au Canada. A mesure que le goût du beau se répand chez le peuple, le génie qui conçoit et produit s'affirme de plus en plus chez les artistes de notre race.

CONSEILS À UNE JOLIE FEMME

C'est un honneur bien périlleux que celui d'être "jolie femme" ; il n'est pas facile de s'acquitter avec grâce des charges que cette dignité suppose ni d'user avec tact des privilèges qu'elle confère.

La réputation de "jolie femme" s'obtient aisément. Avoir un aimable visage, un corps élégant, dire et faire des riens d'une façon coquette, pardessus tout cela, savoir mettre ses qualités en relief, voilà les conditions suffisantes pour la conquérir.

Le titre une fois obtenu, l'heureuse lauréate est classée un peu à part ; on la regarde avec plaisir, on l'écoute avec complaisance, on lui passe bien des fantaisies, quelquefois même de petites méchancetés.

Elle est fêtée partout, à la fois par les femmes qui l'envient et par les hommes qui l'adulent ; personne ne reste indifférent à son charme.

Et c'est alors que commencent les difficultés du rôle ; cette faveur, la jolie femme ne la tient, en somme, que de la complaisance, de la modestie ou de l'abnégation des autres ; elle doit la leur rendre en dépensant pour eux sa grâce et sa séduction. Malheureusement, un cerveau fragile se laisse gagner par l'encens et arrive à se persuader que ses seuls mérites lui ont valu toutes ces faveurs.

Aussi, une jolie femme devient souvent insupportable ; elle se croit un centre important. Parce que ses amis l'ont louée, elle oublie que chacune d'elles peut avoir quelques prétentions, et elle les laisse volontairement dans l'ombre, comme si elles ne comptaient plus ; parce que quelques hommes graves ont suspendu leurs discussions pour écouter poliment ses théories enfantines, elle se croit capable d'émettre son avis sur tous les sujets et de trancher avec aplomb dans chaque question. Elle parle de sa toilette, de sa santé, de ses amis ; elle met volontiers en avant son mari ou ses fils, parce que c'est une façon détournée de parler encore d'elle. Quelques-unes aiment à se poser en personnalité forte dont l'expérience et les vertus sont hors de pair ;

"Moi, je n'ai pas l'habitude de consulter mes fils, ils obéissent sans discussion. — Mon mari prend toujours mon avis avant de conclure une affaire."

D'autres se traitent avec des ménagements câlins : — Mon mari préfère que je n'assiste pas au concert ; il redoute pour moi la fatigue... mes enfants ont pris l'habitude de modérer leurs jeux en ma présence, ils savent que mes migraineux sont affreux... mon oculiste, mon docteur, ma chaise-longue, mes... une grande sensibilité, etc.

Le besoin de se rendre intéressante leur fait négliger les plus élémentaires principes de la politesse.

Je connais une de ces jolies femmes étourdies qui a commis dernièrement un impair regrettable.

Dans une soirée où de nombreux hommages lui avaient tourné la tête, un monsieur âgé lui disait : — Je crois, madame, avoir eu déjà l'honneur de vous être présenté.

Elle ne s'en souvenait pas. Elle voulait affirmer une fois de plus combien elle était répandue dans le monde et recherchée de tous, et dit : "Je l'ignore, monsieur ; je suis si souvent invitée au dehors, tant de personnes demandent à m'être présentées, que je ne puis me souvenir de tous les visages."

N'est-ce pas une parole à placer sur les lèvres d'un chef d'Etat, si nos chefs d'Etat n'étaient pas courtis ? Une jolie femme qui est intelligente s'efforce au contraire d'utiliser tous ses dons naturels et de profiter de tous ses privilèges pour se faire plus séduisante, plus aimable, plus charmante.

Les Locutions Proverbiales Expliquées

A telles enseignes, que... — Dans les tournois du Moyen-Age, les "enseignes" ou reconnaissances étaient les signes au moyen desquels les dames distinguaient les chevaliers qui s'étaient déclarés leurs serviteurs.

Renvoyer la balle à quelqu'un. — Se décharger sur quelqu'un d'un soin, d'un travail, rendre la pareille, riposter d'une manière vive et rigoureuse. On dit aussi dans le même sens : renvoyer l'épaul.

La balle cherche le joueur. — L'occasion se présente d'elle-même à celui qui est en mesure d'en profiter.

Au bon joueur la balle. — Se prend dans le même sens et signifie, en général, que tout contribue au succès de l'homme habile.

LA TRIBUNE DES JEUNES

ESSAIS INÉDITS

IMPRESSIONS DE 1ère COMMUNION

Valleyfield, 27 mai 1903

Je vous ai vus, chers petits êtres,
Deux par deux, heureux et ravis,
Tréfiler dans les saints parvis,
Sous l'oeil bienveillant de vos maîtres.

Les mains jointes, le front penché
Sur vos palpitantes poitrines,
Vous écoutiez les voix divines
Qui modulaient, loin du péché,

Solennels comme les clerges
Qui sautillaient au triple-autel,
Vous laissiez s'envoler au ciel
Le parfum de vos âmes vierges.

Plein du vice l'avait terni
Le candeur de vos frais visages ;
Du temps ignorant les outrages,
Vos yeux planaient dans l'infini.

Jeune de son ivresse sainte
Ablait combler vos jeunes cœurs...
O les chéris ! O chastes fleurs !
Couvrez à lui, volez sans crainte !...

C'est dans vos cœurs qu'il se complait !
C'est par eux qu'il pardonne au monde,
Et que chaque jour il l'inonde
De sa grâce et de son bienfait !...

Sans vous, enfants, l'homme perfide
Disparaîtrait dans son néant ;
Vous êtes son sauveur constant,
Son protecteur et son égide.

La haine, l'envie et l'orgueil
Haïent sa cupide existence ;
Il ne croit plus, et l'espérance
S'alarme au bord de son cercueil.

Fermes l'oreille à son blasphème,
Priez pour ce briseur de croix !
Criez bien fort : "Jésus, je crois,
"Je vous implore et je vous aime."

Aimez-le bien, croyez en lui !
A cette heure où le ciel vous berce
L'enfer, dans chaque âme perverse,
Maudit ce jour qui sur vous luit.

C'est le plus beau de votre vie !
Ah ! que ne dure-t-il toujours !
Hélas ! l'extase de son cours
Avec l'âge est si tôt ravie !...

Ainsi que moi, doux chérubins —
Quand vous aurez atteint la rive
Que, pêle-mêle, à la dérive,
Battent mille débris humains —

Vous vous rappellerez cette heure
Où la grâce baise vos fronts...
Et pleins de l'écho de ses tons,
Vous pleurerez, comme je pleure !...

Mais je veux rebrousser chemin...
De vos charmes je veux revivre !
De la coupe qui vous enivre
Souffrez que j'approche la main !

Je veux la porter à ma lèvres
Pour l'étancher de ce nectar
Où se mire votre regard...
Reflet divin ! rayon sans fièvre !

Avec vous, enfants, âmes pures,
Je sens renaître mes printemps...
Mais, non, je suis d'un autre temps !...
Adieu ! candides créatures !

J.-W. POITRAS.

Valleyfield, juin 1903.

JOIES ACTUELLES ET PASSÉES

Voici le temps des palmes et des couronnes, des
gros volumes dorés sur tranche.

Toute la marmaille, tous les collégiens voient
arriver la fin de l'année scolaire avec soulage-
ment et plaisir : la sortie est en effet pour eux
synonyme de repos, de liberté, de joies familiales
et d'excursions joyeuses.

Finis, les thèmes grecs ; finis, les conjugaisons,
les déclinaisons ; finis, le bavardage philosophi-
que ; le passé, tout cela. Une seule pensée,
maintenant : les vacances.

Avant le départ, une dernière joie pour les éco-
liers : les prix.

Les fillettes rougissantes, les garçonnets vain-
queurs, les graves philosophes montent tour à
tour sur les estrades réservées aux victorieux,
vont s'incliner devant leurs maîtres, leurs parents
et recevoir la récompense, — avec un bon baiser,
dans le cas des petits, — d'une main aimée et res-
pectée.

Ceux qui n'ont rien — trois fois hélas ! — se
contentent en applaudissant les autres.

Puis, c'est l'inevitable discours où l'on s'excuse
continuellement de retenir son monde et où l'on
annonce la rentrée dans un avenir éloigné.

Enfin, les adieux et le "Te Deum", chanté
avec autant et plus d'entrain que pour une vic-
toire nationale.

Ainsi passe cette distribution des prix, si lon-
guement attendue, si ardemment souhaitée.

Ainsi en passeront bien d'autres.

• • •

Nous aussi, nous avons eu, à notre temps, cette
surprise, ce plaisir du prix imprévu, nous avons
éprouvé cette ivresse du triomphe, nous avons
goûté cette douceur des félicitations.

Vous en souvenez-vous ?

Ah ! l'heureux temps ; alors, pas de soucis,
pas d'inquiétudes. Les soucis, d'autres nous les
éparquignaient ; les inquiétudes, d'autres les éprou-
vaient pour nous.

..... Oh ! mes jeunes années, pourquoi m'appar-
aissez-vous si belles, puisque je ne puis vous
rappeler ?.....

Tout frémissants d'attente et d'espérance, nous
écoutions les proclamations, nous voyions s'avancer
nos condisciples, nous nous demandions à cha-
que instant : est-ce moi ? est-ce mon tour ?

Et quand il venait, ce tour, quelle satisfaction ;
quelles caresses, le soir, au retour dans la
famille ; quelle belle journée ; que les vacances
s'ouvraient donc heureusement et nous promet-
taient donc toutes sortes de bonnes choses.

Nous pensions avoir accompli de hauts faits,
avoir gagné mer et monde. Nous le laissions
voir. On nous le laissait croire.

Vous en souvenez-vous ?

Où, vous vous en souvenez, nous nous en sou-
venons tous. C'est pour cela que nous ne pou-
vons les voir passer, ces triomphateurs char-
mants, sans avoir un sourire, où l'émotion du sou-
venir s'ajoute au plaisir de voir une joie sans mé-
lange, épanouie sur leurs visages d'enfants.

ALFRED, "OLIM" FERVANT.

ACROSTICHE

Mon cœur souvent trompé par l'éclat faux du rêve
toujours sous ton toit oublié ses ennuis,
MARIÉ, parfois je pense à cette calme grève ;
L'ÉVÈNE, me semble t'y voir marchant le long des buis
LOUÏSE, attendant par la main le plus charmant des anges.
Le ciel en te donnant ce précieux trésor
offrit un compagnon aux petits des mésanges.
LOUÏSE, un sourire de lui te vaut plus que de l'or,
il inspire tes chants ; son chagrin te désole,
Et s'il s'éloigne de toi, le cœur te bat plus fort,
Et seul son prompt retour te calme et te console.

ALPHONSE.

Montréal, juin 1903.

LES POINTS NOIRS

Sur un fond de satin, de blancheur virgine,
Tel un champ revêtu de sa robe hivernale,
J'aperçois des points noirs, doctement parsemés,
Et je voudrais savoir pourquoi vous les aimez.

Quand vous sentez l'amour et la joie, en votre âme,
Et que sont satisfaits vos caprices de femme,
Aimez-vous les points noirs qui paraissent soudain,
Sombres et menaçants, à l'horizon lointain ?

Quand les petits s'en vont, en habits des diman-
ches,
Prier Jésus pour nous, parmi ces âmes blanches,
Aimez-vous les méchants qui détournent leurs pas
Et qui disent tout haut que Dieu n'existe pas ?

Quand vous voyez passer des colombes gentilles,
Comme un essaim joyeux et blanc de jeunes filles,
Aimez-vous, oubliant leur proie et les tombeaux,
Voir se joindre à leur vol de sinistres corbeaux ?

Mais non, vous n'aimez rien qui ne soit noble et
digne.

J'ai cherché, mais hélas ! en vain... et me résigne
A ne savoir jamais pourquoi vous aimez tant
Tous ces petits points noirs, sur un fond éclatant.

PAUL HYSSONS.

Juin, 1903.

LE PING-PONG

Aucun jeu, peut-être, plus que le ping-pong, n'a
été aussi loué par ses admirateurs, aussi critiqué
par ses détracteurs. Les critiques — vrais Argus
aux cent yeux quand il s'agit de découvrir un dé-
faut — n'avaient-ils pas eu l'audace de repro-
cher son nom au ping-pong, comme si l'on est
responsable du nom que nous a donné notre par-
cain pour marcher dans le chemin de la vie. Et,
d'ailleurs, "ping-pong", quel mot harmonieux !
Demandez plutôt aux joueurs, qui le font retentir
des centaines de fois sans jamais être lassés de
sa mélodie. Mais, que dis-je ? je ne parle pas du
jeu, le simple mot de ping-pong est appelé à ren-
dre des services : quand un professeur de litté-
rature demandera à son élève un exemple d'onom-
atopée, le mot ping-pong jaillira des lèvres de
celui qui, un instant auparavant, peut-être, se se-
rait juré à lui-même ne pas savoir sa leçon.

Cependant, les critiques font au ping-pong un
reproche qui, tout d'abord, semble plus grave :
ils font un crime à la boule de ping-pong de ce
qu'elle brise tableaux, objets d'art, etc. J'avoue
que le reproche a du vrai, mais que vaut-il quand
on compare cet inconvénient aux incomparables
avantages du ping-pong ?

Disons d'abord que le ping-pong offre un inté-
ressant sujet de méditation à celui qui veut s'y
livrer. Voici l'enseignement qu'on peut retirer de
l'histoire du ping-pong : Tous les conquérants
anciens ont été vaincus ; parmi les modernes,
Napoléon a rencontré son Waterloo ; le seul con-
quérant jusqu'ici invincible, c'est le ping-pong.

Mais où sont ses victoires ? me demandez-vous.
Ses victoires ? Mais elles crèvent les yeux ! La
boule de ping-pong, partie de l'Angleterre, sa pa-
trie, n'a fait qu'un bond en Amérique, où elle a
conquis, en se jouant, les États-Unis et le Canada.
Puis, traversant de nouveau l'océan, elle est allée
conquérir la France. Est-ce tout ? — Non, le
ping-pong a subjugué le Transvaal, et il servira
à faire vivre en bons termes vainqueurs et vain-
cus. Le ping-pong a beaucoup d'autres qualités
déjà connues ou qui sont à découvrir : il donne
du jugement, un coup d'oeil juste, de l'habileté,
de la grâce, etc. En un mot, si le ping-pong pos-
sède beaucoup d'avantages, il n'a par contre que
très peu d'inconvénients. Enfant de la mode, il
est né, il vivra, à moins qu'il ne survienne une
mode contraire qui le fasse mourir et disparaître.

M. E. L. DE B.

Juin, 1903.

FRANÇOIS VILLON

SA VIE ET SES ŒUVRES

François Villon, le plus grand des poètes français du quinzième siècle, naquit à Paris, probablement en l'année 1431. "Probablement en 1431", car, ayant commencé le "Grand Testament" peu après sa sortie de la prison de Meung, en 1461, il nous dit au début de ce chef-d'œuvre :

"En l'an de mon trentième âge,"

ce qui nous amène pour l'année de sa naissance vers 1431. On ne sait rien de certain sur les auteurs de ses jours, sinon qu'ils étaient d'une condition fort humble, et on ignore même le nom patronymique de son père, ne sachant pas au juste s'il se nommait "de Montecorlier" ou "des Loges".

Mais ce qui est presque certain, c'est qu'il perdit son père de fort bonne heure ; quant à sa mère, on pense qu'elle vivait encore en 1461, car Marot nous dit que ce serait à la requête de "cette pauvre et simple femme, pour laquelle Villon montre une vive tendresse, qu'il aurait composé la "Ballade à la Vierge".

Quoiqu'il perdit son père dès son bas âge, le jeune de Montecorlier ne fut pas sans recevoir une solide instruction et une bonne éducation, car il sut s'attirer la protection d'un chapelain de l'église collégiale de Saint-Benoît-le-Bétourné, ecclésiastique qui avait quitté son nom patronymique et avait emprunté le nom du lieu de sa naissance, Villon, paroisse du diocèse de Saugres, et se nommait Guillaume de Villon. C'est à cette adoption que François de Montecorlier doit son nom.

Sous le patronage de cet ecclésiastique, François fréquenta les cours de la Faculté des Arts, obtint le grade de bachelier des arts en 1449, et en 1452 fut reçu licencié et admis à la maîtrise, n'ayant alors guère plus de vingt et un ans. C'est à cette époque de la vie de François Villon qu'eurent lieu, au quartier des écoles, les troubles qui produisirent un grand émoi et jetèrent les Parisiens dans la plus grande des consternations. Ces troubles augmentèrent de jour en jour, les leçons et les prédications furent suspendues par toute la ville de Paris pendant de longs mois ; la justice laïque — car alors les justices laïques et ecclésiastiques étaient entièrement séparées l'une de l'autre — montra une certaine rigueur, plusieurs écoliers furent emprisonnés, des rixes eurent lieu entre les étudiants et les gens de la prévôté, dans lesquelles plusieurs écoliers furent blessés et quelques-uns tués.

Comme on le voit, Villon connut dans sa jeunesse ces plaisirs un peu bruyants, qui ont tant de charme pour les jeunes gens ; aussi, est-il probable qu'il a joué un certain rôle dans ces troubles ; du moins, il nous est permis de le croire d'après certaines lignes écrites par lui-même dans le "Grand Testament", et d'après les "Repues Franches", dans lesquelles il nous dit si clairement et si finement comment il s'y prenait afin de dérober un bon morceau de viande ou une bouteille de vin. Ainsi s'expliquent les allusions à sa folle jeunesse :

"Hé Dieu ! se j'eusse étudié
Au temps de ma jeunesse folle,
Et à bonnes meurs dédié,
J'eusse maison et couche molle !
Mais quoy ? je fuyois l'école,
Comme fait le mauvais enfant..."

Qu'il y ait pris part ou non, toujours est-il certain qu'il connaissait ces événements à fond, car il parle d'un roman — que nous n'avons pas, malheureusement — le "Romman du Pet au Deable", cette infortunée pierre qui fut toute la cause des émois causés par les écoliers, et dans ses différents legs nous rencontrons assez souvent des allusions aux enseignes arrachées ci et là et changées de place.

Comme nous l'avons dit, Villon était pauvre et ne pouvait espérer vivre sans rien faire. Aussi, se mit-il à enseigner ; et il eut quelques élèves, pour l'éducation desquels il recevait une assez piteuse rétribution. Ce genre de vie dura jusqu'en 1455, alors qu'un soir du mois de juin il eut une querelle avec un ecclésiastique dans le cours de laquelle il frappa son adversaire à l'aide d'un coup de dague, ensuite le terrassa avec une pierre. Deux jours plus tard, le prêtre rendait le

dernier soupir, et Villon se vit arrêté et accusé de meurtre. Jugé sommairement, il fut condamné à mort, mais ne subit pas cette peine, ayant eu sa sentence commuée en celle du bannissement, grâce surtout à une ballade composée en prison, la fameuse "Ballade des Pendus". Trois jours après cette nouvelle sentence, il quittait Paris et prenait la route de l'exil. Comment il passa ce temps de bannissement, on ne sait pas au juste, mais il est fort probable qu'il fit comme tous les autres malheureux exilés qui se laissaient entraîner au mal pour ne point mourir de faim ; et qu'il était en relation avec les bandits, pour lesquels il composa un certain nombre de ballades écrites dans le "jargon" des voleurs de profession, cette redoutable association des Coquillarts, bande criminelle dont les ballades jargonnesques de Villon nous laissent une vive impression.

Pendant tout ce temps, ses amis de Paris ne l'avaient point oublié, et deux suppliques à la chancellerie royale eurent pour résultat la grâce plénière de Villon. Huit mois après sa condamnation à mort, il rentrait à Paris, réhabilité aux yeux de la justice et des hommes, mais plus dépourvu de sentiments loyaux et nobles qu'auparavant, plus dégradé que jamais.

C'est vers la fin de janvier, 1456, qu'il faisait son apparition à Paris, affilié à une bande de malfaiteurs. Il n'y resta pas longtemps ; dix mois plus tard, Villon repartait brusquement et se dirigeait sur Angers, après avoir envoyé à tous



M. J.-N. BLANCHET

ses amis un adieu sous la forme d'un poème, que l'on désigne maintenant sous le nom de "Petit Testament", dans lequel il leur apprend que des chagrins d'amour le forçaient de quitter Paris. Mais un an plus tard environ, à en croire Pierre Marchand, un des amis de Villon, Guy Tatarie fut arrêté sous l'accusation d'avoir participé à un vol au collège de Navarre, vol qui avait eu lieu quelques jours avant le dernier départ précipité de Villon. Amené devant la Cour, Tatarie fit des aveux complets dans lesquels il déclara que François Villon faisait partie de la bande qui avait commis ce crime. Il semblerait donc, d'après ces déclarations, que le départ de Villon ne fut pas motivé par des chagrins d'amour ; mais, au contraire, que la cause de ce voyage était de nature plus prosaïque, ou, pour parler franchement, de nature criminelle.

Ce qu'il fit et où il alla pendant les cinq années suivantes, on n'en sait rien, sauf qu'il dut être à Saint-Généroux ou non loin de là, dans quelque localité de cette région ; c'est là sans doute où il aurait connu les deux dames qui lui apprirent le langage polévin, et dont il parle dans le quatre-vingt-treizième huitain du "Grand Testament". C'est aussi vers cette époque qu'eut lieu à Blois, à la cour du duc Charles d'Orléans, le concours poétique auquel Villon a certainement pris part, si l'on en juge par la "Ballade" qui commence :

"Je meurs de seuf au près de la fontaine,
ligne sur laquelle chaque concurrent devait composer son poème ou sa ballade.

Certaines allusions que l'on rencontre dans le "Grand Testament" sembleraient faire croire que Villon ait, après ce concours, parcouru le pays le long de la Loire, qu'il soit allé au Dauphiné, et revenu dans l'Orléanais, où on le trouve en 1461 prisonnier de l'évêque d'Orléans. Pourquoi et sous quelle accusation ? On n'en sait rien. Probablement quelque vol commis dans les environs de Meung-sur-Loire, où il était emprisonné.

A en juger par les diverses allusions qui s'y rapportent, la captivité de Villon était fort rigoureuse ; mais la mort de Charles VII, en 1461, et l'avènement de Louis XI sur le trône, lui valurent sa grâce et sa liberté. Les rois avaient alors la coutume, lorsqu'ils montaient sur le trône, d'accorder des lettres de grâce à un certain nombre de prisonniers détenus dans les villes où ils passaient après leur sacre ; et François Villon fut assez heureux pour être un de ceux qui furent libérés de la prison de Meung.

C'est alors qu'il composa son chef-d'œuvre, le "Grand Testament", qui, seul, suffit pour le placer au premier rang des poètes de son temps. Depuis cette date, 1461, jusqu'à sa mort, on ne sait rien de précis sur sa vie ; on ignore s'il mourut à Paris ou ailleurs, et en quelle année. M. Campaux, se fondant sur le "Dialogue de Malte-Jaye et de Baillevet", et sur le "Monologue du Franc-archer de Bagnolet", place la mort de ce célèbre poète après 1480 ; mais M. Auguste Longnon soutient que Villon n'écrivit jamais des poésies-là, et qu'ainsi on ne peut pas se fier à la déclaration de M. Campaux.

La vie de François Villon peut donc se résumer en très peu de mots. Pauvre, humble, et malheureux dès sa naissance, il n'essaya jamais d'améliorer sa condition ; au contraire, se laissant aller au gré des circonstances, il s'enfonça de plus en plus dans l'abîme de la corruption et du péché, et tout espoir de relèvement moral fut à jamais perdu pour lui. Mais ses fautes, ses crimes même, s'il en a commis, ne doivent pas nous faire nier son génie, et Villon est incontestablement un poète qui doit être placé au premier rang, non seulement des poètes de son temps, mais de ceux de tous les temps et de tous les lieux.

Passons en revue les œuvres qu'il nous a laissées. Le "Grand Testament" est de beaucoup le meilleur poème ; ensuite vient le "Petit Testament" — écrit longtemps avant le Grand — puis le "Codicille", les "Poésies Diverses", et, en dernier lieu, le "Jargon de Jobelin". Il a écrit aussi quelques autres poésies qui, malheureusement, ne nous sont pas parvenues. La plus importante d'entre elles, peut-être, parce qu'elle nous donnerait une idée du genre de vie de Villon dans sa jeunesse, des moeurs et des troubles des écoliers, et parce qu'elle nous ferait connaître les aptitudes et les dons naturels du jeune Villon, la plus importante, disons-nous, est le "Romman du Pet au Deable", qu'il mentionne lui-même dans son "Grand Testament". Ensuite viennent les "Repues Franches", qui n'ont certainement pas la valeur que l'on accorde au "Romman du Pet au Deable", quoique l'on ne le connaisse pas. Comme nous avons déjà donné quelques explications sur la nature de ces différents ouvrages, passons immédiatement à deux questions : quelles sont les qualités de Villon révélées par la lecture de son œuvre qui puissent quelque peu racheter ses défauts et ses vices ? et quelles sont les principales qualités, ou plutôt, quelle est la qualité principale de ses œuvres complètes elles-mêmes ?

D'abord, nous croyons trouver dans les œuvres de Villon quatre bons sentiments dont sans doute Dieu lui aura tenu compte : la foi religieuse, le patriotisme, la reconnaissance et l'amour filial. Ces quatre sentiments se présentent à tout instant à l'esprit du lecteur, comme pour lui faire sentir que l'homme qui les a exprimés n'est pas aussi vil, aussi dégradé qu'il le paraît dans les anecdotes de sa vie.

Nous voyons le patriotisme vrai et solide de l'homme dans les deux vers sur

"Jehanne, la bonne Lorraine
Qu'Anglois brûlèrent à Rouen";

et nous en avons encore un témoignage indubitable dans la ballade qui anathémise ceux

"Qui mal voudraient au royaume de France."

Les legs qu'il fait à ses vrais amis, et surtout ce qu'il dit de maître Guillaume de Villon, le vénérable chapelain, qu'il appelle "son plus que père", et de "Loys, le bon roy de France", prouvent eloquemment que Villon possédait ce sentiment rare qu'est la reconnaissance. Mais, quoi qu'il fut toujours profondément reconnaissant envers ceux qui lui avaient témoigné de l'intérêt ou de l'affection, il fut d'autant plus mordant et sarcastique envers ceux qui l'avaient injurié d'une manière ou d'une autre, ainsi que le nous laisse voir sa verve écrasante et caustique, qui éclate en plus d'une strophe du "Petit Testament", et qui jaillit dans toute son ironie brûlante dans la "Ballade des Sangués Envieuses" du "Grand Testament".

Il ne nous est pas davantage permis de douter de son amour filial, si nous nous rappelons les vers où il parle de sa "bonne mère" avec une tendresse si sincèrement émue.

Mais c'est surtout sa foi religieuse qui se fait sentir souvent par des allusions à la vie future, et que l'on trouve à un si haut degré dans la "Prière à la Vierge", composée à la requête de sa mère; cette poésie est d'un ton si vrai, si enfantin, si naïf, qu'on admire la vérité avec laquelle il lui était possible de reproduire des sentiments que l'on est loin de lui attribuer et qui semblent plutôt être les sentiments d'autrui; elle semble partir d'un cœur si pur, que l'on s'étonne et l'on se demande si c'est bien le François Villon que nous connaissons qui a écrit cette pièce navrante, ainsi que le font les admirateurs de la littérature anglaise, qui s'arrêtent pour se demander si le Olivier Goldsmith, le libertin qu'ils connaissent, est bien l'auteur de cette oeuvre immortelle, le "Vicair de Wagefield".

Nous arrivons maintenant à la seconde des questions : quelle est la qualité principale de l'oeuvre de Villon ? Et nous croyons avoir trouvé la seule vraie réponse en affirmant que la qualité principale, le trait que l'on y rencontre le plus souvent, c'est sa propre personnalité. Partout, à tout instant, et presque à chaque vers, le lecteur est mis en relation avec l'auteur en personne. Cette expansion de la personnalité est un des traits caractéristiques de toute l'oeuvre, et nous sentons que le poète veut absolument se faire connaître à ses lecteurs à tous les points de vue.

Dès les premières lignes du "Petit Testament", nous nous trouvons en face de cette personnalité qui attire et retient :

"L'an quatre cent cinquante-six,
JE, François Villon, escollier,"

et ainsi de suite, à travers tout ce poème nous lisons un tas d'anecdotes de la propre vie de Villon, et nous faisons connaissance avec ses compagnons et ses ennemis. Il en est de même dans le "Codécille", les "Poésies Diverses" et le "Jargon ou Jobelin"; c'est toujours le même trait caractéristique qui s'impose à l'esprit du lecteur.

Mais c'est surtout dans le "Grand Testament" que l'on est le plus frappé par cette personnalité souveraine. Immédiatement au commencement, nous faisons connaissance avec l'auteur, nous apprenons son âge, ses misères, et nous savons que la vie qu'a menée Villon jusqu'à présent n'est pas des plus belles et des plus douces; nous connaissons toutes ces choses avant d'avoir lu deux huitains, ou seize lignes. Nous savons dès le début que la vie qu'il a menée est une vie de péchés et d'opprobre, car il nous le dit lui-même :

"En l'an de mon trentiesme aage,
Que toutes mes hontes j'euz beues..."

et il nous avoue qu'il en a été puni.

Et plus nous avançons dans la lecture de ce chef-d'oeuvre, plus nous connaissons la vie de honte de l'auteur. Si bien que, lorsque nous sommes arrivés au dernier vers du "Grand Testament", nous voyons clairement que les trois sources d'inspiration de Villon ont été : d'abord, sa vie manquée, ensuite, la mémoire de ses parents, et, en dernier lieu, la peur de la mort prochaine. Sa vie manquée par ses préquantes allusions à sa "jeunesse folle", à de certains actes de forfanterie, à la compagnie qu'il fréquentait, à sa vie vagabonde et errante et aux différentes douleurs et peines qu'il a souffertes pendant toute sa vie; le souvenir de ses parents par de fré-

quentes allusions à sa "bonne mère", par la "Ballade à la Vierge", qu'il a écrite pour elle, et aussi par des allusions à maître Guillaume de Villon, qu'il appelle son "plus que père"; et, enfin, la peur de la mort prochaine, par certaines conceptions de la mort, les ravages qu'elle fait parmi "les grands et les petits, les riches et les pauvres, les hauts et les humbles", images qu'il nous représente très nettement, comme pour se consoler de la pensée qu'il n'est pas le seul à mourir, dans les vers suivants :

"Je congnois que povres et riches,
Sages et folz, prestres et laiz,
Nobles, villains, larges et chiches,
Petiz et grans, et beaulx et laiz,
Dames à rebrassez collez,
De quelconque condieion,
Portans atours et bourrelez,
MORT SAISIT SANS EXCEPTION."

Voilà quelles sont les trois grandes sources d'inspirations du malheureux poète. Et avant de terminer ce petit essai, disons encore un mot sur la personnalité de l'auteur. Comme nous l'avons fait voir plus haut, cette expansion de sa personnalité nous fait connaître la vie méprisable et coupable qu'a vécue Villon; mais, de plus, elle nous fait connaître la vie immonde des cabarets, des bouges, des repaires de voleurs, et en un mot, des dessous de Paris. Il nous a décrit avec un très grand réalisme ces lieux sinistres qu'il a trop fréquentés, et il nous fait sentir combien il regrette que sa vie ait été "manquée" par ses mauvaises fréquentations, auxquelles il n'eut pas le courage ou la force de renoncer. Et comme M. Gaston Paris nous le dit, "ce qui nous attache le plus à Villon aujourd'hui, c'est ce qu'il nous a révélé de son cœur faible et ardent, de son âme mobile, de ses passions, de ses souffrances et de ses remords. Aux générations qui viendront après nous, d'autres aspects encore s'offriront peut-être, qui les captiveront d'une façon nouvelle; ce qui est certain, c'est que Marot était

bon prophète quand, après avoir dit que "le temps qui tout efface n'a su jusqu'ici effacer l'oeuvre de François Villon", il ajoutait, "et moins l'effacera ores et d'ici en avant".

J.-N. BLANCHET.

Université Harvard,
Cambridge, Mass., juin 1903.

VARIÉTÉS

Aménité maritale.

—Tu t'ennuies, ici ? Va rejoindre ta mère.
—Tu sais bien qu'elle est morte !
—Raison de plus !...

On parle d'un mariage annoncé dans la très haute finance. Les fiancés ont chacun quelques millions à la clef.

Et, quelqu'un de s'exclamer :

—Ce n'est pas une alliance : c'est un alliage !

François, âgé de 3 ans, est fortement indiscipliné; à bout d'arguments, son père menace de le fouetter; mais lui s'assied tranquillement et répond sans s'émouvoir :

"Je ne vous crains pas, je suis assis dessus !"

—Vous ne feriez pas mal de vous faire écouter les oreilles, père Jean, dit un loustic à un vieux paysan; elles sont trop longues pour un homme.

—Et vous feriez pas mal de vous faire allonger les vôtres, répondit le spirituel villageois; elles sont trop courtes pour un âne !

Retour des eaux :

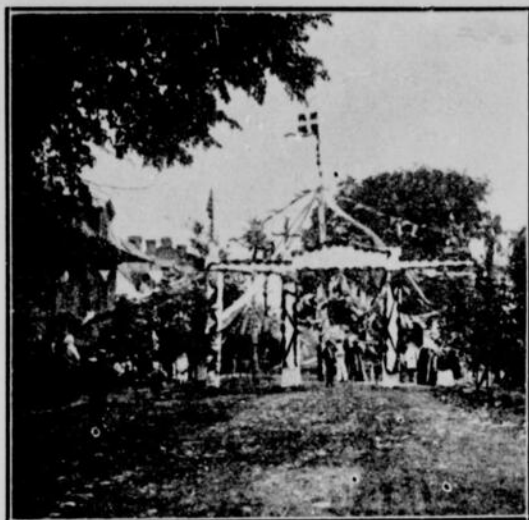
—Félicite-moi, dit Agénor à sa douce moitié, me voilà complètement guéri de mes rhumatismes.

—Ah ! oui... je suis bien contente. Seulement, voilà : à présent, nous ne saurons plus jamais quand le temps va changer.

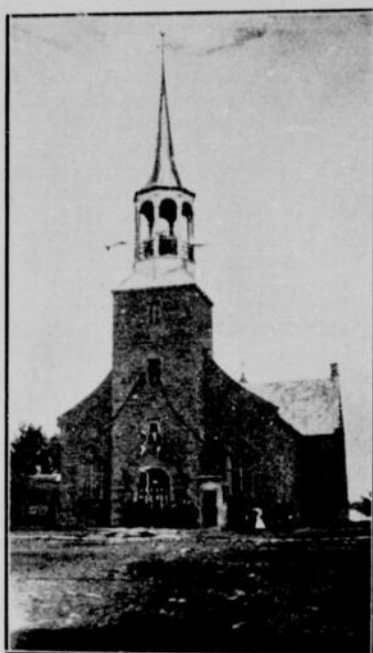


SCÈNE DES CHAMPS

CAUGHNAWAGA :—VUES PRISES LORS DE LA RÉCENTE PROCESSION DE LA FÊTE-DIEU



L'entrée de la rue principale.



L'église.



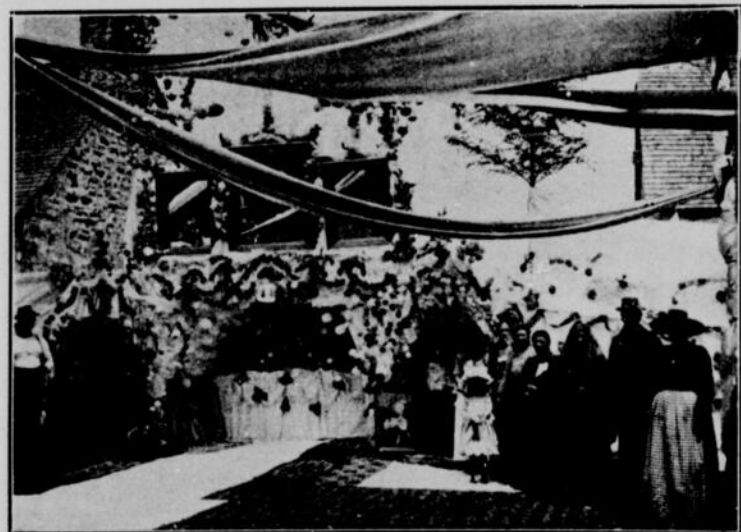
Le presbytère



La procession en marche



La foule agenouillée devant le reposoir principal.



Second reposoir dressé par les sauvages.



Troisième reposoir érigé dans la rue principale.



LA REINE DRAGA, assassinée

LA RÉVOLUTION EN SERBIE

Une révolution militaire a éclaté, dans la nuit du 10 au 11 juin courant, à Belgrade, capitale de la Serbie. Les troupes se sont révoltées, sous le commandement du major Augikovich, ont entouré le palais, envahi les appartements royaux et assassiné le roi Alexandre, la reine Draga, la sœur du roi, le frère de la reine, M. Nyodam, le premier ministre Markovitch, les ministres Petrovitch et Dodorovich, le général Paxlovitch, ex-ministre de la Guerre, et quelques membres de la garde royale.

Le prince Pierre Karageorgevitch, qui vient d'être proclamé roi de Serbie, et dont le trône s'élève sur le cadavre sanglant d'Alexandre et de la reine Draga, est l'héritier de la plus illustre famille de Serbie et le petit-fils du libérateur de ce pays. Il est né en 1846 et a épousé une fille du prince de Montenegro. Il se trouve ainsi beau-frère du roi d'Italie.

Son père, Alexandre Karageorgevitch, mort en 1885, à 79 ans, fit une partie de sa carrière dans l'armée russe, où il entra après l'assassinat de son frère. Il y devint aide-de-camp de Michel Obrenovitch et fut proclamé prince de Serbie en 1842. Chassé en 1858, il abandonna ses prétentions l'année suivante, et se retira dans ses domaines de Hongrie, où il passa les dernières années de sa vie.

Le grand homme de la famille fut Georges Petrovitch Kara, né en 1766, à Wiehowatz, et mort en 1817.

C'est lui qui dirigea l'insurrection contre les Turcs et fut le chef de ses compatriotes pendant la première période de la restauration nationale.

Elevé comme un paysan, il s'enrôla dans l'armée autrichienne pendant les guerres de Joseph II et de Catherine, puis regagna ses montagnes et prit part à l'insurrection de 1787. En 1804, on le retrouva à la tête de l'insurrection : il chassa à trois reprises les Turcs de la Serbie (1805, 1806-1810), fut chef de la nation et reconnu en cette qualité par la Porte.

Le roi Pierre a télégraphié à Belgrade le manifeste suivant au peuple serbe :

"Par la grâce de Dieu et la volonté du peuple, je viens d'être appelé au trône de mes ancêtres. Je me souviens à la volonté populaire et je monte aujourd'hui sur le trône de Serbie.

"Je dois tout d'abord remercier Dieu de cette faveur, et j'exprime le vœu que les puissances accueillent mon accession au trône comme un événement qui assurera à la Serbie une ère de tranquillité, d'ordre et de progrès.

"Je donne ma parole de respecter

les droits acquis par tous. Je serai le protecteur de la loi et du bien-être du peuple.

"J'enjoins les chefs de l'église, de l'armée et de l'administration de continuer leurs fonctions et de les exercer avec conscience.

"Je déclare effacer de ma mémoire tous les actes commis au cours des quarante dernières années. Tout Serbe honnête sera protégé sous mon règne, dans sa vie matérielle comme dans sa vie morale.

"La devise de ma dynastie est : "Pour la Sainte Croix et l'amour de la liberté."

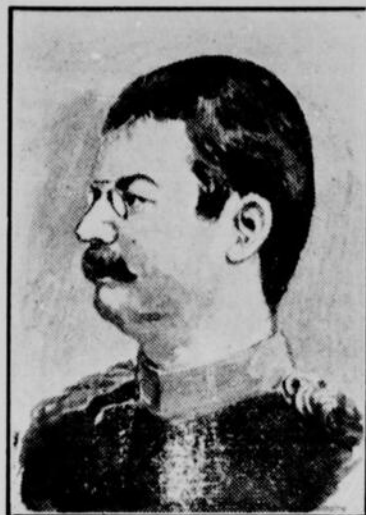
"Avec cette devise, et l'assurance du dévouement de l'armée et de l'église, je monte sur le trône sous le nom de Pierre I, roi de Serbie."

Il n'est pas probable que le roi habite l'ancien palais, qui a été la scène de la dernière tragédie. On fait même des préparatifs pour le loger dans le nouveau palais.

Le roi Alexandre Ier de Serbie, qui vient d'être assassiné, était né à Belgrade, en 1876. Fils du roi Milan et de la reine Nathalie, il a vu ses parents se quereller, puis se séparer, et s'est trouvé livré, dès l'âge le plus tendre, à des influences princiéuses. Le roi Milan, viveur incorrigible, ayant fatigué la patience de son peuple, dut abdiquer en 1889 en faveur d'Alexandre, alors âgé de 13 ans, et qui fut pourvu d'une régence. En 1893, Alexandre renvoya les régents et prit les rênes du pouvoir. Il était poussé par Milan, qui entra en Serbie l'année suivante, au grand mécontentement de son peuple.

En 1900, Alexandre s'étant amouraché de Mme Draga Machin, dame d'honneur de la reine Nathalie, se brouilla avec son père, et malgré l'opposition de ses ministres, il épousa Mme Draga. Depuis cette époque on a raconté sur la cour de Belgrade toutes sortes d'histoires. On a dit, par exemple, qu'Alexandre avait voulu contraindre Draga à accepter le divorce et à quitter la Serbie. Mais il est difficile de démêler la vérité au milieu de toutes ces histoires.

Le roi Milan est mort assez misérablement, en Autriche, en 1901. Avec son fils disparaît le der-



LE ROI ALEXANDRE, assassiné

nier représentant de la famille des Obrenovitch, qui gouvernait la Serbie depuis 1817. Le titre de roi serbe date de 1882.

Depuis cent ans, les familles Obrenovitch et Karageorgevitch sont en lutte. Elles ont obtenu tour à tour le souverain pouvoir. Ce n'est pas la première fois que le sang coule entre elles, car en 1868, le prince Michel fut assassiné, et les assassins déclarèrent avoir agi à l'instigation d'Alexandre Karageorgevitch.

L'HERBE À DORMIR

Un botaniste américain, M. Vernon Bailey, excursionnait dans les montagnes du Sacramento. C'était le soir : on installait le camp. Les chevaux, détachés, broutaient avec avidité. Un "ranchman" passa, qui heça les voyageurs.

"Faites donc attention, dit-il. Vos chevaux se bourrent d'une herbe à dormir" ; vous ne pourrez pas démarrer d'ici avant une huitaine.

M. Bailey ne tenait pas à rester huit jours dans la montagne, mais il n'était pas fâché de l'occasion de constater les effets de l'herbe à dormir. Il laissa donc un des chevaux brouter l'herbe somnifère et fit conduire les autres sur un terrain nu.

Le lendemain matin, à la première heure, M. Bailey trouva l'animal — bien que la quantité d'herbe consommée eût été restreinte — les jambes largement écartées, la tête levée vers le ciel, dormant profondément. Et le ridicule de son attitude était complété par ses oreilles et sa lèvre inférieure, qui pendaient comme choses mortes. On eut toutes les peines du monde à le mettre en marche. Il refusait de boire et de manger ; et dès qu'on cessait de l'exciter avec le fouet ou l'éperon, il s'arrêta net, et tombait aussitôt endormi.

Cette plante est bien connue des troupeaux indigènes, qui, soit dit en passant, n'y touchent jamais. N'y aurait-il pas quelque chose à faire pour le physiologiste et le chimiste ? N'y aurait-il pas quelque principe à extraire de "l'herbe à dormir" ? Quelque principe qui permettrait de combattre l'insomnie chez les humains ?

Sur l'escalier de la Bourse, entre ouïssiers :

—Connaissez-vous la nouvelle ?

—Quelle nouvelle ?

—X... le banquier, vient de s'enfuir en Belgique.

—Vraiment ; je n'en "reviens pas !" —

—Oh ! ni lui non plus !



LE PRINCE PIERRE KARAGEORGEVITCH, proclamé roi de Serbie

LA COURSE PARIS-MADRID

On sait quels ont été les lamentables résultats de la course Paris-Madrid, organisée par l'Automobile-Club de France, avec l'autorisation du gouvernement, et comment un arrêté du ministre de l'Intérieur a brusquement interrompu cette épreuve meurtrière, à Bordeaux, terme de la première étape.

En effet, quelques heures seulement après le départ de Versailles, les dépêches expédiées de divers points du parcours s'étaient succédé, non comme des bulletins de victoire, mais comme des bulletins de désastre, et si, par impossible, un voyageur avait, d'une traite, immédiatement à la suite des coureurs, accompli ce même parcours, le dimanche, 24 mai, il aurait eu, ainsi qu'en un cauchemar, la vision rapide d'un lamentable spectacle : voitures renversées, disloquées, brisées, mises en pièces ; corps inertes d'hommes tués sur le coup, de blessés évanouis ou gémissants, gisant à terre, parmi des flaques de sang et des débris informes, dans un cercle de gens affolés et consternés accourus à leur secours.

C'est en quelque sorte cette vision sinistre qu'évoque aux yeux de nos lecteurs la gravure que nous consacrons à cet événement, si tristement sensationnel. Certes, ils ne croyaient pas en être les prophètes, les spectateurs qui, au départ, frappés de la forme des nouvelles voitures de course, les comparaient à de longs cercueils, sur lesquels les pneumatiques de rechange, enveloppés de toile, ressemblaient à des couronnes funéraires.

A qui incombe la responsabilité de ces terribles accidents ? Le gouvernement, interpellé à la Chambre, en a accepté sa part, en exprimant le regret d'avoir accordé l'autorisation aux organisateurs de l'épreuve. Ceux-ci s'en prennent à l'insuffisance des mesures d'ordre, à l'affluence énorme de curieux, débordant sur la route, jusqu'à obstruer en maint endroit. Ce qu'il faut accuser surtout, c'est la "folie de la vitesse", folie qui, dans cette malheureuse circonstance, semble avoir atteint son paroxysme.

Quelques simples chiffres, d'une éloquence brutale, l'établissent péremptoirement. Par exemple, le train-éclair de Paris à Calais marche, sur une distance de 298 milles, à une vitesse de 96 milles à l'heure, arrêts déduits.

Or, si l'on consulte le classement des premiers arrivés, Gabriel, le coureur qui a fait "le meilleur temps", a parcouru la distance de Versailles à Poitiers, soit 316 milles, à l'allure vertigineuse de 119 milles à l'heure ; Louis Renault a couvert la même distance à raison de 116 milles. Et, pour fournir ces moyennes, il a fallu atteindre, en descendant les côtes, une vitesse de plus de 140 milles à l'heure ! On voit donc de combien a été dépassée l'allure du train rapide.

Ajoutons que les engins employés avaient été construits avec la préoccupation dominante de la rapidité. Le poids total du véhicule étant limité (35 livres pour les grosses voitures), afin de ga-

gner quelques centaines de grammes, on avait au détriment de la solidité, économisé le métal des châssis sur lesquels leurs puissants moteurs étaient montés et adjoint à l'excès des organes importants. Des voitures établies dans de pareilles conditions peuvent incontestablement accomplir des performances de rapidité extraordinaire, et des conducteurs d'une habileté consommée, comme les Gabriel, les Renault, d'autres encore engagés dans la course, sont capables d'en tirer un parti merveilleux sur un motodrome spécial. Mais il ne saurait en être de même sur une route ordinaire, où le moindre tournant un peu court, le moindre obstacle devient un danger menaçant, souvent inévitable. A une vitesse approchant de 100 milles à l'heure, un faible écart pour éviter un cycliste, un piéton, voire un caillou, est presque toujours fatal ; car, le changement brusque de direction tend à précipiter hors de la route la

Couhé-Vérac, a succombé aux suites de ses blessures.

L'infortuné n'avait que trente-deux ans.

Il avait fait ses études au lycée Janson de Sailly, et s'était d'abord occupé de la maison de draperies que possédaient ses parents, sur la place des Victoires. C'est, un peu fortuitement, a-t-on raconté, qu'il se lança dans l'industrie automobile : son frère, Louis, passionné de sport et de mécanique, s'était amusé à établir pour son usage personnel une toute petite voiture d'un cheval trois-quarts. Le véhicule eut beaucoup de succès parmi les amis du jeune homme, et plusieurs lui demandèrent de leur en construire de semblables.

M. Louis Renault accepta ces commandes et décida ses deux frères, Marcel et Fernand, à s'occuper avec lui de leur exécution.

Les prouesses de M. Marcel Renault comme chauffeur contribuèrent beaucoup, d'ailleurs, à

laner la marque : en 1899, il s'était classé second dans les épreuves Paris-Ostende et Paris-Trouville. En 1900, il arrivait premier dans la course Paris-Toulouse et retour ; enfin, la course Paris-Vienne, où il fut encore premier, fut son grand triomphe.

Les amis de M. Marcel Renault s'accordent à le représenter comme un homme d'un grand sang-froid et comme un chauffeur prudent et adroit à l'extrême.

L'ANE DE BALAAM

Parmi les voyageurs assis sur les bancs d'un même wagon, se trouvait une dame qui, voulant faire le bel esprit, débattait les propositions les plus absurdes sur les vérités les plus sublimes de la religion, et assaillonnait son radotage de brocard et de sarcasmes contre le clergé. Les co-voyageurs de cette dame riaient de ses pointes et de son bel esprit, et regardaient de temps en temps un prêtre assis dans un coin du wagon. La dame aurait voulu entamer avec lui une dispute, mais il tenait ses yeux fixés sur son bréviaire et, en silence, son impassibilité la déconcertait.

— Monsieur l'abbé, dit-elle enfin brusquement et avec un air de défi, il y a plus d'une heure que j'avance de telles choses qu'un homme vêtu comme vous ne devrait pas laisser sans réponse. Comment se fait-il que vous vous taisez ?

Les yeux des voyageurs se portèrent alors sur le prêtre, et ils attendaient tous avec anxiété comment il se tirerait de l'embarras où il semblait que les paroles de la dame l'avaient jeté. Le bon prêtre ferma avec beaucoup de calme son bréviaire :

— Madame, vous me paraissiez très érudite, vous devez avoir feuilleté beaucoup de livres, et je m'imaginais que vous auriez lu aussi la Bible ?

— Oui ; j'en ai lu quelques morceaux choisis par Pigault LeBrun.

— Très bien. Connaissez-vous l'histoire de Balaam ?

— Sans doute.

— Eh bien, précisément dans l'histoire de ce prophète se trouve la raison de mon silence, et voilà les paroles précises de la Bible : "Quand l'âne se parla, le prophète se tut !"



LA COURSE PARIS-MADRID.—Les débris de la voiture de M. Lorraine-Barrow et le corps du mécanicien, trouvés près de Libourne

voiture lancée à fond de train ; alors, ni l'habileté, ni le sang-froid du meilleur conducteur ne peuvent prévaloir contre la puissance aveugle du moteur.

Voilà les dangers inévitables qu'il était aisé de prévoir. Pour renoncer définitivement à cette folie des courses de vitesse sur les routes ordinaires, il a fallu la cruelle leçon de l'expérience. Certains prétendent que leur interdiction sera préjudiciable à une importante industrie ; mais il n'est nullement démontré que le sacrifice de vies humaines exposées dans de telles conditions soit la rançon nécessaire du progrès de l'automobilisme.

Après une agonie qui a duré plus de deux jours, M. Marcel Renault, victime de l'accident de

LES GRANDS FAUVES

Il y a deux ans, je revenais du Klondyke ; les hasards de la navigation m'avaient contraint de m'arrêter à Seattle. Ne sachant à quoi tuer le temps, j'acceptai l'offre que me fit un Français, employé de la banque, de me faire visiter l'hôpital de la ville. En traversant une salle, une voix prononça mon nom, et je reconnus, mais combien changé ! un vieux camarade, John Carver, que j'avais connu, quatre ans auparavant, à San Francisco, d'où il était parti lui-même quelque temps avant moi pour le pays de l'or.

Son front portait une telle balafre que l'os, par places, restait à nu. Sur son corps, que l'infirmier découvrit un moment, de longs et profonds sillons crevaient la peau entre le cou et le bassin, sur le dos et sur les hanches. De la chair manquait sur les cuisses. Enfin, le bras droit avait été amputé jusqu'au coude, et trois doigts manquaient à la main gauche.

— Hello, old chap ! I am done, am I ? — Eh bien, mon vieux, je suis fichu, n'est-ce pas ? — prononça mon pauvre ami, en souriant, lorsque l'infirmier eut terminé cette lugubre énumération.

J'eus le courage de rire, moi aussi :

— Bah ! Tu t'en relèveras, va ! Tu es solide ! De fait, une vitalité extraordinaire se lisait dans ses yeux bruns, et son grand corps s'agitait sous les draps, en un irrésistible besoin d'activité.

Ma visite produisit sur le pauvre diable un effet si satisfaisant que, dès le lendemain, le chirurgien de l'hôpital m'autorisa à voir mon ami aussi souvent et aussi longtemps que je voudrais.

Et les récits suivirent les récits. Pourtant, ce ne fut que le quatrième jour que John se décida à me faire le récit détaillé de la terrible aventure qui l'avait mis dans l'état où je le voyais.

— Rien que d'y penser, me déclara-t-il, j'entends les os de mon corps craquer !

— Eh bien ! gardons ce récit pour plus tard, quand tu seras debout.

— Pourquoi ? Puisque tu gèles de savoir !

Il souriait, et, d'un geste de sa pauvre main mutilée, me montrait sa pipe, posée sur le coin du lit. Je la boursai soigneusement et l'allumai pour lui ; et l'effroyable conte commença, en phrases brèves, hachées :

— Oui, voilà ! Nous étions douze, à prospecter dans les passes du Tonnerre. C'était mon tour de chasser pour l'association. Alors, emportant mon winchester (carabine) et mon smith-et-weston (revolver), je partis à l'aventure.

— Voilà qu'en traversant une espèce de plateau semé de grandes pierres blanches, j'aperçois un animal gros comme un chien, noir et poilu, qui s'enfuyait lourdement... J'ajuste avec ma carabine ; un cri ; la bête roule au pied d'un énorme rocher blanc, et j'accours, joyeux.

— Ma joie est au comble, quand je m'aperçois que le gibier est un jeune ourson, gras à point. Pour diminuer ma charge, j'éventre la bête et me mets à retirer les intestins. Tout à coup, un effroyable grognement retentit à quelques pas de moi. Oh ! tu sais bien que je n'ai jamais tremblé de ma vie ! Mais ce grognement était si soudain, si terrifiant, que je n'eus pas la présence d'esprit de sauter sur ma carabine et de me mettre sur la défensive.

— Oui, le sang-froid me revint, mais trop tard. Un monstre gigantesque, un grizzly haut de 7 à 8 pieds, a surgi au ras de la grosse roche, et, dressé sur ses pattes de derrière, la gueule ouverte, les yeux en feu, ses énormes pattes de devant tendues

vers moi, prêtes à m'écraser, il s'avance sans cesser de rugir.

— Il fallait essayer quand même d'atteindre ma carabine ; c'était une question de vie et de mort... Alors, les doigts crispés sur le manche du couteau que j'avais déjà en main, je recule d'un pas, de deux pas, les yeux dans les yeux du monstre. Encore 3 ou 4 mètres à franchir, et je n'aurai plus qu'à me baisser pour saisir ma carabine et décharger sur l'ours les 8 balles du magasin. Mais la fatalité en avait décidé autrement.

John s'arrêta pour tirer plusieurs longues bouffées. Puis, d'une voix plus excitée :

— Oui, la fatalité. En reculant, je ne cessais pas de regarder mon ennemi entre les yeux ; les yeux humains déconcertent les grands fauves. Malheureusement, au moment de franchir un tronç qui me séparait de mon arme, mon pied s'embarra dans une branche et je roula à terre. Avec un rugissement étouffé, la bête a bondi. Mais au moment où son corps gigantesque va s'effondrer sur moi et m'écraser, l'instinct de la conservation me fait pousser un cri perçant qui inquiète sans doute le monstre, car il hésite une seconde. J'ai pu, en faisant un véritable bond à quatre pattes, puis, en me roulant sur moi-même, allonger la distance qui nous séparait, et je me dresse de nouveau.

— C'est là que s'arrêtent mes souvenirs précis ; le reste est obscur. Je crois qu'à peine debout, je sentis les griffes de l'ours, lancées à la volée, me déchirer le dos. Alors, ce ne fut plus la lutte

des reins. Ce répit dura peut-être une ou deux secondes : il me suffit pour arracher de son étui mon brave smith-and-weston.

— Oh ! je me souviens bien ! Il était encore chargé de trois balles, et, sans prendre le temps de viser, j'en déchargeai une qui ne fait que traverser les muscles du cou. L'ours, poussant un rugissement, s'élance : une deuxième balle se loge dans le poitrail, mais sans arrêter l'élan du monstre. C'est à ce moment que se passa le corps à corps.

— C'est bien cela ! Je savais que je n'avais plus qu'une balle à tirer, et, pour la ménager, je m'efforçais de mettre mon bras droit hors de portée. Et je calculais :

— Il faut que ce plomb lui touche la cervelle, ou je suis perdu. Dès que j'aurai tiré, il faudra que je bondisse en arrière, ou il m'achève dans son agonie...

— Voilà ce que je me disais, froidement, pendant que l'ours me soufflait la mort avec son haleine fétide, et que mes forces s'en allaient avec mon sang. Et j'eus cette réflexion désespérante : Si la cartouche allait rater !

— Mais elle ne rata pas, puisque, dans la soirée, mes compagnons me retrouvèrent évanoui à quatre ou cinq pas du cadavre de l'ours. Mon revolver était vide, et j'avais sans doute suivi mon programme à la lettre : j'avais bondi, en logeant ma dernière cartouche au bon endroit...

Ce pauvre John ! Je le laissai en pleine convalescence : sa guérison, selon l'infirmier, n'é-

tait plus qu'une question de jours... Mais l'infirmier se trompait : deux semaines après notre séparation, mon malheureux ami expirait, emporté par la fièvre.

Et j'ai voulu consacrer ces lignes à la mémoire de mon camarade, qui, en bon et brave Irlandais qu'il était, paya de sa vie sa passion pour les aventures.

TALLOIRES.

QUELQUES BONS CONSEILS

PÂTE POUR BLANCHIR LES MAINS. — Une femme doit toujours avoir les mains soignées ; si elle est obligée de vaquer aux soins du ménage, elle les préservera le plus possible en mettant, autant qu'elle le pourra, de vieux gants de peau. On trouve même des gants

en caoutchouc, que l'on peut conserver quand on met les mains dans l'eau. On recommande souvent des pâtes, des crèmes de toutes sortes ; voici comment on pourra préparer soi-même une pâte excellente : On fait cuire à l'eau des pommes de terre blanches et très farineuses ; puis, après les avoir pelées, on les écrase bien ou, mieux encore, on les passe au tamis, puis on les délaie avec un peu de lait, ce qui fait une sorte de purée.

La pâte d'amandes n'est pas meilleure pour blanchir et pour adoucir les mains.

PIQURES D'INSECTES. — Mettre sur la piqûre une goutte d'ammoniaque étendue d'eau, appliquer des lotions froides et, si possible, de la glace. Enlever le dard s'il s'agit d'abeille, guêpe ou frelon.

LE MENTHOL. — Le menthol en poudre est un antiseptique inoffensif et des plus pratiques à employer. On peut facilement en avoir toujours chez soi et l'emporter en voyage ; il suffit, pour en préparer une solution, d'en mettre une cuillerée à bouche dans un litre d'eau bouillie. Comme il se dissout difficilement à froid, on emploiera l'eau chaude. On a ainsi une préparation excellente pour se laver la bouche, les dents, le nez. En cas de migraine, ou d'un mal de tête quelconque, un bandeau d'eau fraîche mentholée calme souvent la douleur.



Il faut que le plomb de cette dernière cartouche lui traverse la cervelle ou je suis perdu

d'un homme contre un fauve, mais bien un duel à mort entre deux bêtes. Dans un éclair d'intelligence, je m'aperçus que j'étais désarmé : le couteau, que je n'avais pas lâché pendant ma chute, était presque entièrement enfoui dans le ventre de l'ours ; j'avais dû porter le coup avec une force terrible !

— Après des péripéties dont je n'ai plus connaissance, qui ont pu demander, pour se dérouler, une minute ou une heure, je me trouve de nouveau face à face avec l'ours, tous deux debout, tous deux saignants.

— Une haleine fétide, l'haleine des carnivores, m'empuantit le visage, et deux pattes velues s'efforcent de m'enlacer. Mais ma main gauche a empoigné l'épaisse toison du cou, et mon bras reste tendu comme une barre d'acier entre nos deux corps. Et toute ma tactique se résume en ceci : garder encore pendant quelques secondes mon bras droit hors de la portée des terribles griffes.

— Oh ! maintenant, je me souviens ! Et John, surexcité, se dressa à demi dans son lit. — Oui, après avoir planté mon couteau dans le ventre de l'ours, j'avais eu un moment de répit. Pendant que la bête, folle de douleur, essayait d'arracher la lame avec ses dents, je m'efforçais, moi, de dégager mon revolver, qui, dans la lutte, en glissant le long de la ceinture, s'était logé au milieu



Brodeur, "La Presse" Labelle, "La Presse" Caron, "La Presse" Savard, "La Patrie" Bourgeois, "La Patrie" Latour, "La Patrie" Julien, le "Star" Matthews, le "Star" Racey, le "Star" Mlle Seath, le "Star" Massicotte Charlebois Copland Vézina



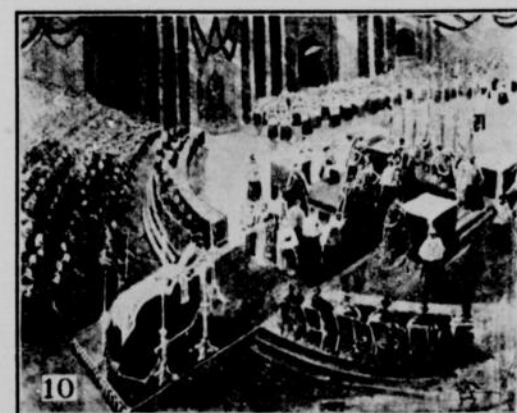
Fitz-Maurice, le "Herald"



Ryan, "Canada"



J.-M. Charlebois



B. Edwards, 19



QUELQUES-UNS DES TABLEAUX EXPOSÉS À L'ART GALLERY PAR LES ARTISTES DES JOURNAUX DE MONTRÉAL ET DE TORONTO

Photo. Laprés et Lavergne, 360 rue Saint-Denis

1. Au souffle de la bise, A.S. Brodeur. — 2. Quoi dire ? Paul Caron. — 3. Le porteur d'eau, J. Labelle. — 4. Le vieux célibataire, A. Bourgeois. — 5. Hécatombe de nègres, A.G. Racey. — 6. Chapelle du Sacré-Cœur, Mlle Ethel Seath. — 7. Sur le Saint-Laurent au soleil couchant, G. Latour. — 8. Les sucres, H. Julien. — 9. Hécatombe de nègres, A.G. Racey. — 10. Les funérailles de Mgr Fabre, R. G. Matthews. — 11. La coquette, E. Massicotte. — 12. Sourire de jeune fille, E. Vézina. — 13. Tête d'original, M. Copland. — 14. Type, Fitz-Maurice. — 15. M. Marlon. — 16. M. Basibl. — 17. Sir Wilfrid, M. Charlebois. — 18. Le ruisseau au pied de la colline, B. Edwards. — 19. L'aube sur le Mont-Tremblant, B. Edwards. — 20. Robinson Crusoe, J.-B. Kelly. — 21. Le bouffon, C.-W. Jefferys.

POUR NOS LECTRICES

CHRONIQUE DE LA MODE

Moi — j'ai l'air un peu prétentieuse de commencer par cet intéressant pronom, mais qu'on me pardonne, je ne puis guère faire autrement, attendu que je n'en ai pas d'autres pour me désigner. — moi, donc, je raffole de la mode espagnole, qui se passe avantagement de chapeau. Et si sa majesté "Le Goût du jour" daignait me consulter quelque peu, soyez sûres, lectrices très chères, que je ferais, contre nos couvre-chefs actuels, et en faveur de la si gracieuse mantille, un très fort plaidoyer.

Avez-vous remarqué que toutes les petites

laine soyeuse et chaude. Ce serait encore bien plus confortable qu'un chapeau, vous verriez.

Il y a bien d'autres coiffures plus seyantes encore que celle que nous portons. La jolie coiffe bretonne, par exemple, dont nous avons pu admirer le modèle si gracieusement porté par Madame Botrel lors de son passage parmi nous. Mais, c'est plus fragile, plus difficile d'exécution et peut-être moins "bien allant" à toutes les physionomies que la mantille.

Quoi qu'il en soit, mesdames, je vous prie de ne pas vous scandaliser en m'entendant souhaiter de tout mon cœur la mort du chapeau tel que nous le portons au temps présent.

En attendant que se réalise ce souhait, je vous présente les trois modèles qui forment le centre

ainsi détaché, on mange l'intérieur avec la fourchette et le couteau. Une petite recette gastronomique donnée par un indigène : pour que la banane ait toute sa saveur, il faut gratter avec un couteau à lame d'argent la couche cotonneuse qui l'entoure ; le fruit ainsi dépouillé est excellent et d'un goût absolument différent.

LES FIGES. — Les figes fraîches s'épluchent de même, l'intérieur se mange avec une petite cuiller.

LE MELON. — Pour manger le melon, il y a deux méthodes : la méthode américaine consiste à creuser avec une cuiller d'argent dans la partie supérieure de la tranche, on en mange à peine quelques cuillerées. En France, on la mange à la fourchette et au couteau ; il faut surtout éviter de couper la tranche très profondément de manière à atteindre la couche verte.

Dans quelques maisons, on remplace, en été, le potage par une tranche de melon rafraîchi. Cette tranche, servie spécialement sur chaque assiette, s'accompagne d'une fourchette à tranchant pour couper la tranche. Les dents de cette même fourchette servent à piquer les morceaux.

COMMENT ON SERT LES BOISSONS GLACÉES ET LES GLACES. — Les boissons glacées

Fig. 1.
CHAPEAU en paille blanche intercalée de bords de mousseline blanche. Grande plume blanche traversant le fond. Barrette de tulle blanc.



Fig. 2.
CHAPEAU en paille blanche avec bords noirs. Grande plume blanche.



Fig. 3.
TOQUE en paille plissée verte avec plume dégradée finissant en choux sur les cheveux.



chantuses des rues et celles qui, ne chantant pas, se contentent de tenir la scie aux côtés des joueurs d'orgue de barbarie, sont toutes jolies sous leur foulard bariolé noué négligemment sur la nuque. Cette coiffure est essentiellement seyante, puis commode, puis économique, puis gracieuse.

Une dentelle noire sur une tête blonde, ou une dentelle crème ou écarlate sur des cheveux bruns, et rien n'est dérangé dans l'échafaudage de la coiffure, ni par le vent, ni par les épingles, ni par la passe du chapeau. Les cheveux ne sont plus tirillés par les tiges en laiton des fleurs du "cache-peigne", et il y a à déplorer beaucoup moins de calvities précoces. Voyez-vous l'avantage ? Pour se garer du soleil, me direz-vous ? Comme si les édifices que nous nous posons sur la tête nous en garantissent bien, du soleil ! Vraiment, ils attirent ses rayons plus chauds par le ruissellement de leurs brillants et de leurs fleurs aux nuances vives, et c'est tout. Si nous adoptions la mantille, nous nous servirions un peu plus utilement de nos ombrelles, voilà, comme les belles espagnoles. L'hiver, au lieu d'une dentelle légère, nous mettrions un joli fichu de

de cette page, et je vous apprendrais en même temps que la fureur du jour est aux plumes d'autruche, longues, riches, frisées et se vendant des prix fous.

Qui sera plus content que moi encore quand l'ère des chapeaux sera chose du passé ? Ce sera la gent des "chers maris", si intéressante et aimable, mais dont toutes les belles qualités, hélas ! ne peuvent toujours résister aux chocs sans cesse répétés des notes de vingt-cinq dollars à acquitter chez la modiste de la "chère petite femme".

LAURENTIENNE.

L'ÉTIQUETTE À TABLE

(Suite)

COMMENT ON DOIT MANGER LES BANANES. — Les bananes se prennent de la main gauche ; de la droite, avec le couteau, on fend l'écorce en quatre parties longitudinales ; le fruit

se boivent avec des chalumeaux de paille. Les glaces se servent directement dans l'assiette ; on supprime la serviette pliée que l'on posait autrefois au-dessous parce qu'il était déplaisant de voir la glace fondre sur la serviette qui s'en imprégnait, et de tacher ensuite cette serviette en se servant de la glace.

COMMENT ON SERT LE POTAGE PAR LA CHALEUR. — Le consommé est servi froid dans de jolis bols d'argent ou des écuelles en vieille faïence. On peut le boire à même l'écuelle, car le consommé mangé à la cuiller perd beaucoup de sa saveur.

ÇA ET LÀ

LES ROTHSCHILDS DE LA ROME ANTIQUE

Les Romains furent les plus grands gourmets du monde.

Lucullus, célèbre par ses fastes gastronomiques, dépensait souvent 500.000 francs pour un repas.

Esopus fit mieux encore et inventa la recette compliquée d'un plat, qui valait la somme stupéfiante d'un million.

La glotonnerie d'Apicius lui coûta 10 millions.

Caligula offrit un jour à ses amis un souper qui coûta 10 millions au trésor impérial.

Le philosophe Sénèque, qui discourait sur le bonheur et la vertu de la pauvreté, écrivait ses traités sur une table d'or et possédait une fortune de 60 millions.

Antoine dépensait un million par an pour l'entretien de ses esclaves.

Tiberius laissa à sa mort une somme de 600 millions, que Caligula dissipa en quelques mois.

Lentulus le devin avait gagné une fortune de 100 millions.

Le fameux Crésus possédait des terres immenses. Une seule de ses propriétés valait 50 millions. Ses esclaves étaient innombrables et sa fortune incalculable.

LE PRIX D'UN HOMME ARTIFICIEL

Un chirurgien anglais, qui a eu à raccommoder de pied en cap plus d'un soldat mutilé dans la guerre de l'Afrique du Sud, s'est amusé à calculer à combien reviendrait un invalide idéal.

Voici son devis, qui est, en vérité, tout à fait engageant. Une paire de bras coûte 18 livres sterling, et avec des mains artificielles, 33 livres ; les jambes articulées reviennent à 28 livres, et un faux nez métallique à 16 ou 20 livres environ. Pour 26 livres on peut avoir deux oreilles munies de tympan et de résonateurs. Un râtelier avec un palais en platine coûte de 8 à 18 livres ; les yeux, 6 livres. Bref, les dépenses qu'entraînerait la restauration d'un vétérinaire aussi endommagé qu'on peut l'être théoriquement sans perdre la vie, s'élèveraient à 130 livres environ (sept à huit cents dollars). C'est pour rien, vraiment, et on voit que les choses ont bien diminué depuis le temps du capitaine Castagnette, d'inoubliable mémoire ; mais notre héroïque Français avait fait plus grandement les choses, puisqu'à la liste du docteur anglais il avait ajouté un visage en orfèvrerie. Enfin, on sait qu'un de nos plus célèbres généraux contemporains, bien authentique celui-là, porte depuis des années un abdomen d'argent pour remplacer celui que lui enleva un boulet mexicain.

GUIGNOL EN MANDCHOURIE



Vue de marionnettes exposées dans les rues des principales villes de la Mandchourie.

LA RUSE CHEZ L'ESCARGOT

La ruse suppose de l'intelligence, au moins du raisonnement, et voici un exemple qui prouve que l'escargot, qui semble si stupide, en est parfaitement susceptible. Un éleveur suisse de l'Isle en possède des milliers dans une sorte de parc, clos par des planchettes qui sont bordées en haut d'une planche inclinée formant toit et présentant une rangée continue de pointes. Normalement, les escargots sont dans l'impossibilité de franchir ces pointes, qui pénètrent dans leur chair. Or, l'éleveur, après avoir constaté qu'il y avait des évènements, ne fut pas peu surpris de voir la façon dont elles s'effectuaient. Plusieurs escargots venaient s'aligner sur le bord interne du toit, et faisaient véritablement la courte échelle à un des leurs, qui, se servant de la coquille du dernier, se hissait, et sans toucher les pointes, atteignait le bord externe du toit. Toute une série d'escargots s'échappaient de la sorte, mais le dernier demeurait forcément, ayant sans doute fait le sacrifice de sa liberté dans l'intérêt général.

UN MOT D'ESPRIT



— Monsieur le Ministre est en voyage, et c'est son chef de cabinet qui le remplace, mais il est sorti.

— Et quand rentrera-t-il ?

— Quand Monsieur le Ministre n'est pas là, le chef de cabinet ne rentre jamais !

LA BONTE DES CORNEILLES

Dans une maison, à la campagne, on s'aperçut un jour qu'une corneille faisait de fréquentes visites dans une volière, où elle entraînait par une petite porte. Pendant cinq ou six jours, on la vit renouveler ses visites à des intervalles assez réguliers. Cette assiduité à se rendre dans la volière attira l'attention des personnes de la maison. Elles découvrirent que la corneille allait ainsi porter, tous les jours, du grain à une pauvre poule dont le cou était pris entre des barreaux de bois, au fond de la volière, et qu'on ne pouvait apercevoir du dehors. Par ses soins, elle l'avait empêchée de mourir de faim. On dégagea la poule, vers laquelle aussitôt la corneille s'élança triomphante et la conduisit près d'un petit bassin plein d'eau, comme pour l'inviter à s'y désaltérer, car elle n'avait pas bu depuis plusieurs jours.

COULEUR DES BEBES NEGRES

De quelle couleur sont les bébés noirs en naissant ? Voilà une question souvent controversée dans le monde savant, et qui, ainsi que le *« Dr »* avec raison la *« Revue encyclopédique »*, n'avait jamais été, jusqu'à présent, bien élucidée.

Un médecin allemand, après un séjour de plusieurs années sur la côte de Guinée, à Petit-Popo, dans le Togo africain, a publié dernièrement une étude complète sur le sujet en question.

Voici quelles sont les conclusions que lui a dictées son expérience personnelle : dans la région équatoriale, le petit nègre est, en naissant, de la même couleur que n'importe quel enfant européen, au bout de deux ou trois jours, environ, sa peau prend une teinte légèrement foncée, presque lilas ; dix jours après, elle devient marron clair, et reste assez longtemps de cette couleur. Ce n'est guère que trois ou quatre mois plus tard que la peau devient complètement noire.

FIANCES D'OUTRE-MANCHE



Deux fiancés anglais, accompagnés de leurs familles, traversent la Manche pour venir à Paris acheter la corbeille.

En sortant de Douvres, la jeune fille saisit vigoureusement le bras de son futur époux et s'écrie :

— Sur notre amour, Arthur, je vous en conjure, rendez-moi ma parole ?

— Mais... ?

— Dépêchez-vous ; dans trois secondes il ne sera plus temps.

— Soit, je vous la rends.

Aussitôt l'Anglaise, sans prendre le temps de dire merci, s'abandonne ouvertement à toutes les exigences du mal de mer.

Cela dure deux heures, après lesquelles le bateau pénètre dans les bassins de Calais.

Alors, revenant à son ex-futur, l'Anglaise dit :

— M'aimez-vous toujours ?

— Oui.

— Même après ce que vous avez vu ?

— Quand même.

— Alors, je redeviens votre fiancée.

— Pourquoi donc avoir demandé à vous dégarer ?

— Jamais je n'aurais osé faire tout ce que vous avez vu devant un mari ; devant un étranger, ça m'était égal.

LES CHANGEMENTS DE COLORATION CHEZ LES PAPILLONS

Un savant suisse, M. Arnold Pictet, s'est livré à des expériences bien curieuses et faciles à reproduire, sur l'influence que peut avoir l'alimentation des papillons sur leur coloration : en réalité, c'est la nourriture de la chenille du papillon qu'il faut varier pour avoir ces modifications étranges. Si l'on prend, par exemple, des chenilles du papillon nommé de son nom savant *« oenieria dispar »*, et qu'on les alimente de feuilles de noyer, alors qu'elles ont coutume de se nourrir de feuilles de chêne, on est stupéfait de voir sortir de la chrysalide des papillons qui sont jaunes, au lieu d'être bruns, comme de coutume, et qui sont bien plus petits que normalement. Si l'on traite de même les chenilles des oeufs provenant de ces papillons, on ne sera pas moins étonné de constater qu'elles donnent des papillons encore plus petits et blancs. On peut expérimenter de même avec de la dent-de-lion, de la pimprenelle, du néflier, et on crée véritablement des colorations tout à fait nouvelles.

D'OU VIENNENT LES NOMS DES ETOFFES ?

Le *« damas »*, l'*« indienne »*, la *« perse »* et le *« madras »* tirent leur nom de leur pays d'origine.

Le *« calicot »* a pris naissance à Calicut, ville de l'Inde.

Le *« taffetas »* vient du persan *« tāftah »*, participe passé d'un verbe signifiant *« tisser »*.

Les mots *« soie »* et *« satin »* (en latin *« seta »*), dérivent du nom de la province d'Asie, la *Série*, où se fabriquaient ces étoffes.

La *« gaze »* vient de la ville de Gaza, en Palestine.

La *« mousseline »* doit son nom à Mossoul, en Turquie d'Asie.

Du mot *« mo »*, qui désigne une chèvre sauvage d'Asie Mineure, et du mot *« hair »*, qui signifie le poil de cette chèvre, nous avons fait *« moire »*.

La *« faille »* est fabriquée en Flandre : le nom flamand est *« fallie »*.

De l'Orient nous vient le *« châle »* (en arabe *« schâl »*).

L'*« alpaga »* tire son nom d'un ruminant de l'Amérique du Sud, réputé pour la longueur et la finesse des poils de sa toison.

Enfin, le *« velours »* vient de velu. — La *« lustrine »* de ce qu'elle est lustrée. — La *« dentelle »* rappelle les petites dents qui la bordent.

LES VIOLETTES

Dans le logis sombre et froid, au septième étage, rue Maubouée, deux petites filles grelottent, l'une contre l'autre serrées, pendant qu'au dehors, sur la fenêtre en tabatière, la neige s'accumule et s'entasse, lourde et opaque, comme un grand suaire glacé, mortel aux pauvres gens.

Dans le logis sombre et froid, il n'y a ni pain ni vin, ni allumettes ni bougies, ni feu ni caresses, ni affection ni espérance. Il n'y a que les deux seules petites filles, grelottant, l'une contre l'autre serrées, devant le lit où repose le corps flétri de la mère de famille, bien malade, hélas !

Des violettes d'hiver, achetées le matin par la mère, qui s'est traînée jusqu'aux Halles, de pâles violettes d'hiver qui, elles aussi, paraissent avoir froid et semblent se faner sous l'action de la bise algre et discordante pénétrant par les fentes dans le misérable taudis.

Dans le triste silence du grabat sordide, une voix s'élève, une voix sombre et navrante, qui semble sortir d'un tombeau.

— Blanca... Marla... mes petites... allez vendre les bouquets, mes pauvres anges. Tâchez d'être de retour avant que je sois plus mal. Je serais si heureuse de boire un peu d'eau sucrée dans laquelle on aurait pressé un citron. Cela me ranièrerait pour un jour de plus, peut-être... Je retrouverais le pays dans ce parfum que j'aime tant. Je me croirais encore à Pouzzoles, au sein du golfe napolitain, où se joue la mer bleue comme le ciel

du Bon Dieu !... Allez, mes enfants, mes chéries... Mes lèvres me brûlent, et ma gorge est desséchée... Allez, je vous aimerais bien...

* * *

Les deux petites sortent. O les mignonnes !... Elles n'ont point diné, et descendent l'escalier quatre à quatre pour obéir à leur maman mourante.

Les voici sur les grands boulevards lumineux, où les lampes Edison mettent des reflets métalliques sur les blancs visages des passants enveloppés d'épaisses fourrures. Il tombe une pluie fine et glacée. Les voici, l'éventaire au cou, psalmodiant leur mélodie plaintive et traînante.

— Un joli bouquet, madame... Deux sous seulement, je vous en prie... Ma mère est bien malade.

Un vieillard s'est arrêté, saisi par la sincérité de l'innocente prière.

— Et qu'a-t-elle, ta maman, ma fillette ? demande-t-il bienveillamment à l'aînée des petites filles.

Elle se meurt, monsieur. Il paraît que si elle pouvait boire un verre d'eau avec du citron, cela la remettrait.

Le vieux monsieur, cette fois, ne cache point son étonnement.

— Est-ce loin, ta maman ? demande-t-il, très intrigué.

— Oh, oui, monsieur. C'est rue Maubouée, 17, au septième.

— Veux-tu m'y conduire ?

— Non, monsieur... Pas avant que nous ayons vendu nos violettes.

— Mais je vous les achète, vos violettes. Tenez, voilà cent sous. Est-ce le prix ?

— C'est trop, monsieur... Quatorze bouquets à deux sous, cela fait vingt-huit sous... Je vais vous rendre... Blanca, va chercher de la monnaie...

— C'est inutile... Gardez tout l'argent. Je garde toutes les fleurs. Et il faut que tout le monde soit heureux. Et maintenant, conduisez-moi chez votre mère. Mais avant, allons acheter des citrons et du sucre.

Et voici le cortège, un trio très respectable, s'il vous plaît, l'hiver entre deux printemps, qui escalade péniblement l'escalier sale et visqueux qui mène à la mansarde délabrée.

Le vieux monsieur, en entrant dans cette chambre où l'on respire une atmosphère de mort, jette un cri de stupefaction.

— Flaminia ! s'écrie-t-il... Mon "modèle" ! Malheureuse femme !... Pourquoi ne m'avoir pas écrit ? Crois-tu que le sculpteur Bartoloni aurait laissé sans secours son ancienne Cléopâtre ?...

Et tous trois s'empressent autour de la malade, et lui font boire la liqueur tant désirée.

— Signor, dit la pauvre, dont la voix s'éteint et devient rauque, mon mari est mort... Et nous autres, nous avons perdu votre trace... Nous vous croyions à Venise, en voyage d'études... Mais... je vous en supplie... Maître illustre... Ne laissez pas les petites à l'abandon, dans ce Paris, si froid et si cruel... Protégez-les, signor... Et je vous bénis...

Elle ne peut achever. L'âlle noire de la mort plane sur elle... son souffle dernier vient de passer sur ses lèvres... Elle n'est plus...

* * *

Mais Blanca et Marla seront recueillies et dotées, et dans chacune de leurs corbeilles de noces, le sculpteur Bartoloni, leur père adoptif, mettra sûrement, en dehors de tous bijoux et parures, sept petits bouquets de violettes, afin d'inspirer à leurs maris, qui connaîtront cette histoire, la pitié pour les déshérités, et la douce habitude de visiter les mansardes où gémissent les pauvres gens.

LA FEMME À BARBE

Pourquoi la barbe, apanage du sexe masculin, signe de force et de virilité, constitue-t-elle chez la femme un symptôme de dégénérescence ?

Une femme à barbe, grande attraction d'un Barnum de province, faisait accourir toute la petite ville.

— Voyez, disait-elle, faisant elle-même son boniment, voyez la magnifique barbe dont le ciel m'a favorisée.

Un jeune étudiant en médecine qui se trouvait là avec son professeur lui demanda si la barbe ne représentait pas, chez la femme, un acheminement vers un état supérieur, un progrès vers la force masculine.

— Non, dit le docteur. Des statistiques spéciales ont établi que, sur 1,000 femmes en bonne santé, 290 sont barbues. Sur ces 290, 230 ont un très léger duvet, quarante autres ont de très visibles moustaches, les autres sont incontestablement pourvues de cet ornement hirsute.

Tandis que sur 1,000 femmes atteintes d'aliénation mentale, il en est 491 avec des barbes assez légères et 56 qui seraient les dignes émules de cette curiosité de Barnum.

La barbe peut donc être parfois considérée chez les femmes comme un signe de dégénérescence.

* * *

Dans les couloirs de la Chambre. — Pourquoi avez-vous consenti à retirer les expressions dont vous avez qualifié votre adversaire ?

— C'est bien simple... Pour m'en servir une autre fois !



Vue extérieure de l'église Saint-Jean-Baptiste, de Montréal, inaugurée le 25 juin courant

Photo. Laprés & Lavergne, 350 rue Saint-Denis

LE TAPIS BLEU

(SAYNÈTE)

MONSIEUR, MADAME

(Trois ans de mariage. En tête-à-tête dans le petit salon. Neuf heures du soir. Pénombre discrète; feu qui se consume lentement. Doux far niente dans les bergères profondes.)

MADAME. — ...Enfin, tu diras tout ce que tu voudras, mon chéri, mais il n'en est pas moins vrai que l'antichambre a bien meilleur aspect depuis que ce tapis est posé.

MONSIEUR, jambes croisées, faisant de la gymnastique avec son pied droit. — Depuis que ce tapis est posé, l'antichambre est tout bonnement hideuse, ma chère.

MADAME. — Ca m'aurait, en effet, bien étonnée de ne pas t'entendre sortir, en cette occasion, l'une de tes exagérations favorites !... Si l'antichambre te paraît hideuse, la cravate dont tu te pares en ce moment me répugne !

MONSIEUR, haussant les épaules. — Plein d'esprit !

MADAME. — C'est du tien, en tout cas, puisque j'emprunte ton vocabulaire. (Un temps). Je vou-

ne l'avouerais pas du tout ! Vas-tu pas me décerner un brevet d'imbécillité pure, uniquement pour excuser ton achat malencontreux ?

MADAME, suffoquée. — Ah ! par exemple ! Répète-le donc, toi, ton adjectif !...

MONSIEUR. — C'est bien facile : malencontreux... Tu ne me feras certainement pas croire — malgré toute la peine que tu te donnes — qu'un être à face humaine puisse s'étrangler d'admiration devant cette étoffe bleuâtre où s'étalent impudemment des dessins jaunes plus gros que ma tête. Qu'est-ce que ça représente, au fait, ces machines-là !... des fleurs ?...

MADAME froidement. — Non. Des chameaux.

MONSIEUR. — Vraiment ?... Ca ne m'étonne pas. Je me disais aussi que ça avait comme une légère pointe d'exotisme. Seulement, mon petit chat, ça ferait certainement mieux sous la tente d'un "Touarg" que dans un troisième parisien ! (Il se tord.)

MADAME, fureuse. — Je connais quelqu'un qui ferait meilleur effet encore sous la tente d'un Touarg : c'est un homme qui, depuis bientôt trente-six ans qu'il est au monde, n'a jamais entendu parler d'art nouveau. Art nouveau ? Hein ? Qu'est-ce que c'est que ça ?... Voyons, d'où sors-tu, mon cher ?

MONSIEUR. — Après tout, tu sais, ton tapis est probablement superbe, mais ce qu'il y a de certain... c'est que tu es la plus jolie petite femme que j'aie jamais vue !

MADAME, essayant vainement de ne pas sourire. — Et toi, tu ne sais pas ?

MONSIEUR. — Non.

MADAME. — Eh bien ! je crois mon tapis ravissant, mais ce dont je suis sûre... c'est que tu es le meilleur serin que j'aie jamais connu !

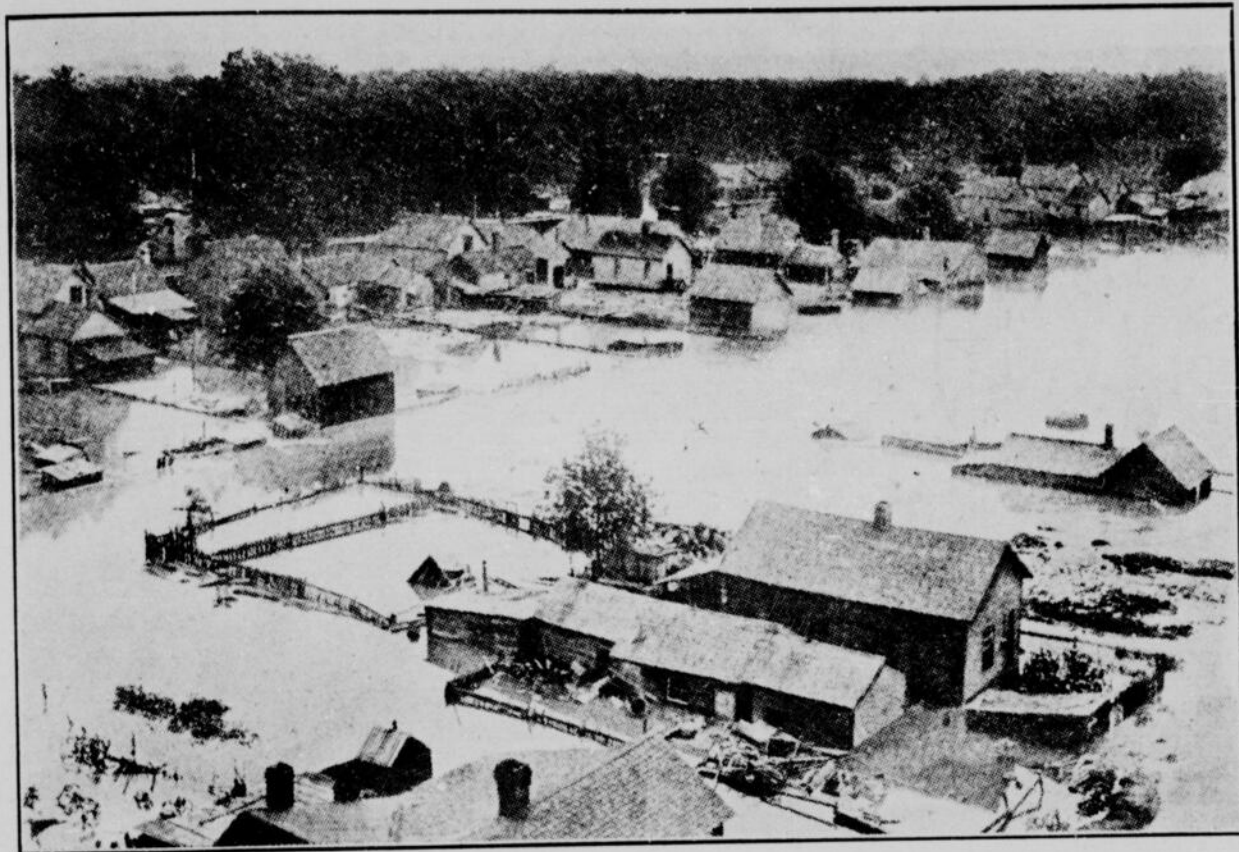
(Ils s'embrassent, se regardent, et les voilà, plantés comme des fous.)

ROLAND D'ARSON.

UNE ANECDOTE SUR BICHAT

Le grand chirurgien dont on vient de célébrer le centenaire fut l'homme du monde qui ouvrit le plus de cadavres. Il avait atteint un véritable record, puisque l'on évalue à six cent vingt-cinq le nombre de morts qu'il charcuta en un seul hiver.

— J'aime mieux, disait-il, ouvrir les ventres de deux personnes décédées que d'assassiner un poulet en bonne santé.



VUE D'UN COIN DE LA CITÉ DES MOINES, IOWA, QU'UNE RÉCENTE INONDATION A CAUSÉ DE NOMBREUSES PERTES DE VIE

drais tout de même bien que tu m'apprennes en quel tu fais consister la "hideur" de ce tapis ?

MONSIEUR. — Mon Dieu !... est-ce que je sais, moi ! Ca ne s'explique pas, ces choses-là... c'est beau ou laid. Moi je trouve ça laid, voilà tout.

MADAME. — C'est curieux, comme tu as parfois des raisonnements d'une profondeur !... Depuis six semaines, tu fulminais, matin et soir, contre la vétusté d'une infâme moquette — je te cite — qui faisait la honte de l'appartement. Nulle part, non vraiment, nulle part, il n'était possible de rencontrer un tel objet d'horreur. Avant-hier, je sacrifie la plus grande partie de ma petite réserve, — que je destinais cependant à tout autre usage, — j'explore tour à tour le Louvre, la Place Clichy, le Bon Marché, où l'on me montre tout ce qui se fait de mieux, puis je m'arrête à ce joli tapis, et...

MONSIEUR. — Supprime l'adjectif !...

MADAME. — ...et je donne ordre de le poser dès ce matin. Quand tu rentres pour dîner, tu te pâmes, absolument, comme si tu mettais le pied dans de l'ordure, et ce qu'il y a de meilleur, c'est que tu ne peux même pas en fournir la raison ! Avoue qu'on a le droit de te trouver plutôt... bizarre !

MONSIEUR. — C'est que, bien au contraire, je

balançais sa babouche. — De mon bureau.

MADAME, ironique. — Pas besoin de le dire : ça se voit !... Maman avait raison tout de même, l'autre jour, en parlant de toi : "Ton mari est un bon garçon, mais en dehors de ses affaires..."

MONSIEUR, bondissant. — Ah ! elle a dit ça, ta mère ?... (Croisant les bras). Eh bien ! tu me feras le plaisir de te charger pour elle d'une commission : engage-la à venir me mendier encore des places pour une première... et je t'affirme qu'elle apprendra de quel pain d'épice est fait "un bon garçon". Bon garçon, moi ?... Qu'elle s'y frotte ! Ma parole, on n'a pas idée de ce tonpet-là !... Vieille...

MADAME, menaçante. — Tu as fini, n'est-ce pas ?

(Moment de silence. Monsieur arpente la pièce à grandes enjambées nerveuses ; Madame, les lèvres tremblantes, chiffonne fébrilement les dentelles de son peignoir). Au bout de trois minutes :

MONSIEUR, s'arrêtait devant Madame. — Tu ne trouves pas que nous sommes un peu bêtes ?

MADAME, hésitant. — Si... peut-être... un peu.

MONSIEUR, s'asseyant près d'elle. — Ecoute, Dédéte, veux-tu que je te dise ?

MADAME. — Dis...

Bichat risquait tous les jours sa vie, et l'on sait qu'il fut pris d'une fièvre typhoïde qui l'emporta en douze jours. Avant sa mort, il fit venir un sien confrère et lui dit à brûle-pourpoint :

— Tout n'est pas perdu, répondit à tout hasard le praticien.

— Oh ! si je ne me fais pas l'ombre d'une illusion, et je meurs, somme toute, assez content de ma vie et n'emportant dans ma tombe qu'un regret... un grand regret.

— De quoi s'agit-il, maître ?

Bichat sourit faiblement et essaya de se mettre sur son séant :

— Je suis au désespoir de ne pas pouvoir moi-même, après ma mort, m'ouvrir le ventre. J'aurais, j'en suis certain, fait une belle découverte scientifique.

Puis il s'affaissa, en murmurant tristement :

— Allons, décidément, il n'y faut plus songer...

Un médecin prétentieux disait à un célèbre philosophe :

— Après quarante ans, on est ou imbécile ou médecin !

— Ou les deux ! répliqua son ami.

RÉCRÉATION EN FAMILLE

CHARADE

De mon Premier, je fais un récit poétique
Où le Scalde a chanté la valeur héroïque
D'un âge légendaire ; on y voit des combats
Formidables suivis de glorieux trépas,
Où la vierge aux yeux bleus, la blonde Valkyrie,
Transporte auprès d'Odin l'âme fière et hardie
Du guerrier par le fer mortellement frappé.
Deux ne peut vous tenir longtemps préoccupé :
C'est Londres, c'est Paris, c'est Bordeaux ou Mar-
seille.

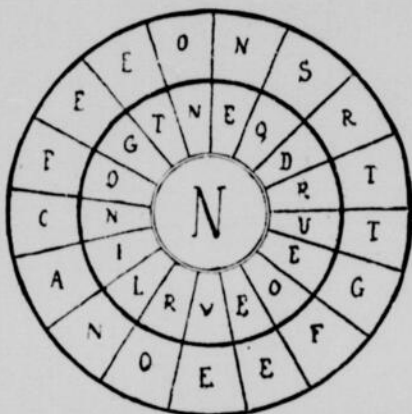
Mon Tout est qualité que ni labeur ni veilles
Ne feront acquérir ; c'est un don naturel
A chacun très utile, au juge essentiel.

METAGRAMME

Avant de mourir vers les cieux
Qui je frôle lorsque je passe,
En me prélassant dans l'espace,
Aura de pleurs remplis les yeux.

Faites pour le plaisir des yeux
Je prends mon élan dans l'espace,
Et qui me suit lorsque ja passe
Me verra mourir vers les cieux.

MELI-MELO CRYPTOGRAPHIQUE



Faire un proverbe connu en rassemblant les lettres dispersées dans le cercle ci-dessus.

GRAVER EN RELIEF SUR UN OEUF

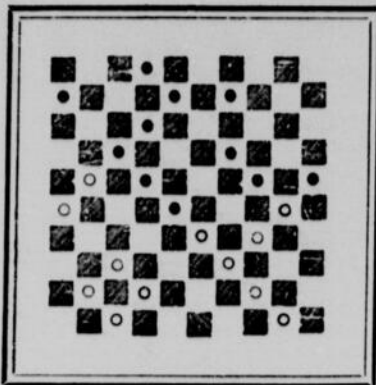
Prenez un oeuf, que vous laverez de façon à enlever toutes les impuretés de la coquille.

Faites fondre ensuite un mélange de graisse et de cire, et servez-vous d'une plume pour écrire sur l'oeuf avec ce mélange en fusion. Un instant après les caractères formés seront solidifiés, figés, et vous plongerez votre oeuf dans du vinaigre concentré, où vous le laisserez un quart d'heure environ. Vous l'en tirerez ensuite, le laverez convenablement, et les caractères que vous y aurez tracés d'abord apparaîtront en relief. La cire dont vous vous êtes servi pour écrire a empêché l'acide acétique du vinaigre d'attaquer les parties de la coquille qu'elle recouvrait, et comme tout le reste de la surface de l'oeuf a été légèrement dissout, il en résulte que les caractères sont en relief et parfaitement visibles. Au lieu de plonger l'oeuf dans du vinaigre fort, on pourrait se contenter tout bonnement de mettre quelques gouttes d'acide sulfurique étendu d'eau sur les caractères ou le dessin, après les avoir préalablement entourés d'un petit cordon de cire ou de mastic, pour maintenir le liquide.

PROBLEME DE DAMES FRANCAIS

Par M. Méande.

Noirs, 11.



Blancs, 12 — Les Blancs jouent et gagnent.

LE BILLARD



Ce coup est très facile si on est d'une certaine force au billard ; il ne s'agit que de l'étudier un peu pour arriver vite, non seulement à caramboler, mais encore à se donner une belle position 8 fois sur 10.

Votre bille au centre et à gauche, bille 2½ plein et jouez ½ fort un peu énergique.

COMBLE

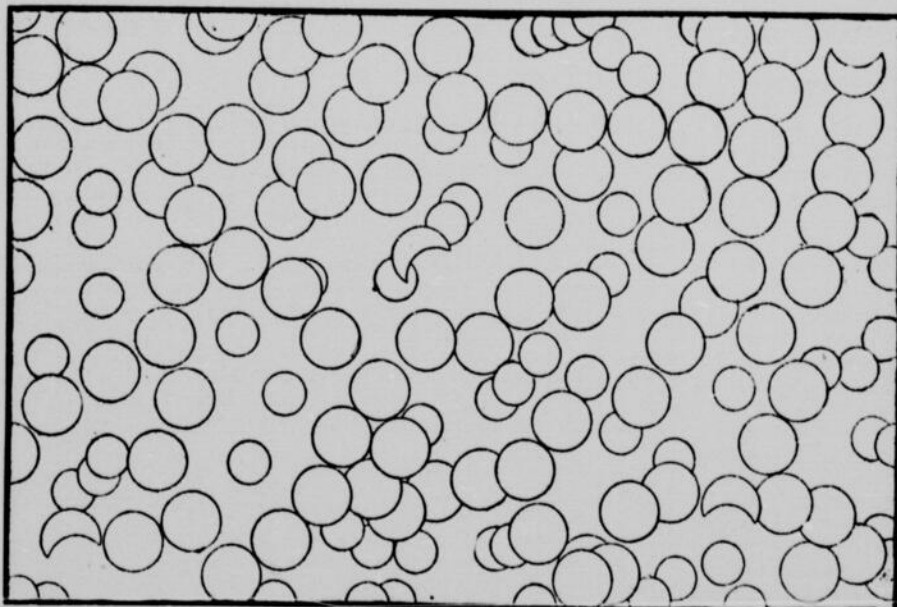
Quel est le comble de l'avarice pour un coiffeur ?

AMUSEMENT MATHÉMATIQUE

Combien y a-t-il d'hommes dans une escouade d'infanterie, sachant que si le colonel prend la moitié de ses hommes, plus la moitié d'un ; le capitaine la moitié de ce qui reste, plus la moitié d'un, et le caporal la moitié de ceux qui restent, plus la moitié d'un, l'escouade se trouve réduite à un seul troupière ? — GERMINAL.

JEUX D'ADRESSE ET D'ESPRIT. — NOUVEAU CASSE-TÊTE

Se douterait-on que sur le bloc de pierre représenté par le rectangle ci-dessus il y avait écrit en lettres capitales le mot BIEN, dont les lettres égales et parfaitement alignées ne touchaient à aucun des trous que, pour plus de simplicité, nous avons



figuré par des cercles et des croissants ? La pluie a fait disparaître cette inscription, et le vieil antiquaire à qui appartient le bloc de pierre se désole de ne pouvoir la reconstituer ; nos lecteurs voudraient-ils avoir l'obligeance de l'aider ?

ATTRACTION OU REPULSION DES SPHERES DE LIEGE



Faites flotter à la surface du vase l'extrémité d'une pointe de couteau, et s'en servir pour attirer à très petite distance l'autre balle de liège flottant sur l'eau.

Si les balles de liège sont enduites d'une petite couche de sulf., au lieu de s'attirer, elles se repousseront ; cela tient à la forme des ménisques qui sont convexes quand la balle se mouille, et concaves préservée du contact de l'eau par l'action de la graisse.

SOLUTIONS DES PROBLEMES DU No 60.

Problème chiffré. — L'injure ne profite à personne ; elle n'est pas même de bon goût.

Carré. —

F E C A M P
E G A R E R
C A B A N E
A R A R A T
M E N A G E
P R E T E R

Charade — Sonnet — Son-net.

Les Echecs. —

1, P-8 T fait F R-1 T
2, F-4 R R-2 T
3, F-1 C échec R-1 T
4, R-1 D R-1 P
5, P-3 R R-2
6, R-1 F

Et les N. sont forcés de pousser le pion à 7 C donnant le mat.

Vers à terminer. — Blanche, Franche, Lointain, Vain, Rangées, Figées, Ciel, Eternel, Tombées, Flambées, Grésillant, Pétillant, Quarantaine, La Fontaine, Champenois, Froids.

Rebus. — Pierre qui roule n'amasse pas de mousse.

Mot à mot : Pierre — Kl — roue — L'oeufs — NAM — as — pas — 2 — mousse.

Logogriphe. — Croche, Roche, (Tarpéenne), Roche, Coche.

Le poisson qui vit le plus longtemps hors de l'eau est la carpe. Vient ensuite la perche grimpante ou "anabas" et l'anguille. Le poisson qui, privé d'eau, vit le moins longtemps, est le hareng, puis la sardine et le gardon.

ICI-BAS

MÉLODIE

Poésie de SULLY-PRUDHOMME

P. L. HILLEMACHER

CHANT

Andantino

Andantino (♩ = 80)

p

p

espress.

Lci-bas, — tous les lilas meurent,

dim.

Tous les chants des oi-seaux sont courts; Je rêve — aux é - tés qui de-meurent, Tou -

- jours! — I-ci-bas, — les lèvres effleu - rent,

mf

dim

dim.

Sans rien laisser de leur ve-lours, Je rêve aux bai-sers qui de-meurent, Tou-

cresc.

- jours! I-ci-bas, tout les hommes pleu- rent,

mf *dim.*

Red. *

cre - scen - do f dim.

Leurs a-mitiés ou leurs amours, Je rê - ve je rêve aux couples qui de-

dim.

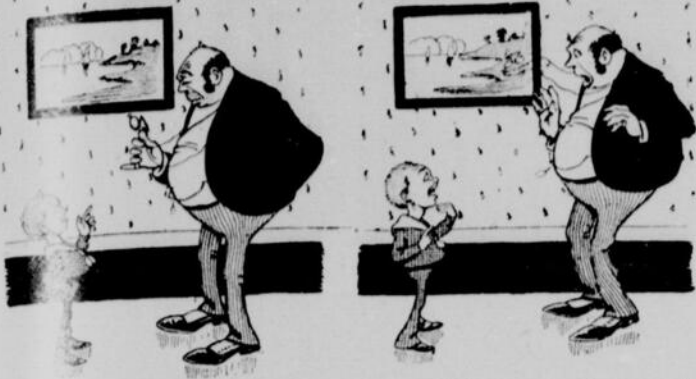
mf p

- meu - rent, Toujours! Toujours! *Adagio.*

mf p m.g. p pp

Red. * *Red.* *

ENCORE UNE DE TOTO



1. — Dis, papa, peux-tu me citer cinq jours de la semaine sans nommer ni lundi, ni mardi, ni mercredi, ni jeudi, ni vendredi, ni samedi, ni dimanche ?
— Tu es fou, Toto, c'est pas possible...

2. — Mais si, papa, donne-moi deux sous et je vais te le dire !...
— Tiens ! les voilà...
— Alors, voilà... Avant-hier, hier, aujourd'hui, demain et après-demain...
— ! ! ! ? ? ?

ON NE SE VOIT PAS VIEILLIR



—Allons, bon voyage !... Qui sait, mon cher ami, si nous nous reverrons jamais.



(Trente ans après). — Mais oui, je ne me trompe pas : après une si longue séparation, je vous retrouve et pas changé du tout.
—C'est comme vous, je vous ai reconnu tout de suite.



—Du diable si je l'aurais reconnu. Dieu ! qu'il a changé.
—Saperlotte !... Quelle ruine, comme il est vieilli !

VIN DES CARMES

Liqueur qui fait les Forts. Vin tonique qui a subi les épreuves des analyses médicales les mieux autorisées.

BIBLIOGRAPHIE

Nous accusons réception d'un petit recueil de poésies intitulé "Poésies Nouvelles" et signé par Urbain Rustique. Cet ouvrage contient un poème héroï-comique ayant nom "La Taupinade", et une vingtaine de poésies fugitives. Bien qu'elle soit d'un caractère léger, l'œuvre d'Urbain Rustique ne manque pas d'attraits, et nous lui souhaitons bon succès.

Une mesure incomplète.
—Il n'y aura pas beaucoup de vin cette année.
—Vous le baptiserez, mon ami... Nous ne voulons interdire le baptême que pour les enfants.

POUR MAUX DE TETE

Aucun remède n'est aussi efficace ni en même temps si absolument recommandable sous tous les rapports que les Poudres Nervines de Mathieu — 18 pour 25 centins. — Elles ne contiennent aucun narcotique dangereux et soulagent immédiatement.

Sur le boulevard :
—N'est-ce pas X... qui passe là-bas ?
—Oui. Il a fait à sa femme le sacrifice de sa barbe.
—Désolant ! Lorsqu'on fait à une femme, même la sienne, le sacrifice de ses moustaches... on est rasé !

Au restaurant.
Un client grimaçant et furieux repousse violemment une salade à laquelle il vient de goûter.
—Garçon, quelle est la cochonnerie que vous avez mise là-dedans ?
—Mais, monsieur...
—Quand on sert une huile pareille, on donne la lampe avec !

LA GRIPPE... LA GRIPPE...
Oh ! cette grippe, cette affreuse grippe... Qui nous en débarrasserait si nous n'avions pas le BAUME RHUMAL ?

Pensée du bohème X..., abruti par vingt-quatre heures de jeûne forcé :
—La faim justifie qu'on n'a pas les moyens !

Theatre National Français

1440 SAINTE-CATHERINE

Tel. Bell Est 1736 - Tel. Marchands 520

SEMAINE DU 29 JUIN 1903

"LES PAUVRES DE PARIS"

N.B. — Mercredi, 1er juillet, fête légale, matinée mêmes prix qu'aux soirées

Prix, Matinées, - 10, 15, 20, 25c
Prix, Soirées, - 10, 20, 30, 40c

Magasin et Salon Privés,
1741 rue Ste-CATHERINE,
entre les rues St-Denis et Saint-Jacques.
Examen de la Vue à domicile. 60-1

"ANTIKOR - LAURENCE"

Remède sûr et efficace pour enlever promptement, et sans douleur, les **CORS, Verrues et Durillons**. — Energique, Inoffensif et Garanti. Envoyé par la poste sur réception du prix, 25c. **A. J. LAURENCE**, Pharmacien, Montréal.

PLUS DE CORS AUX PIEDS !

L'IRONIQUE REPONSE



—Pourquoi me comptez-vous une "côte de mouton" 1 fr. 2 ?... hier, c'était 1 franc.
—Monsieur sait bien que les "côtes", ça monte toujours !...

UN JEUNE CYNIQUE



CORINNE. — "Je voudrais bien savoir pourquoi les hommes se décoiffent dans l'église, tandis que les femmes ne le font pas."

TOTO. — "Oh, Corinne, si les femmes se décoiffaient dans l'église, songe à tous les miroirs qu'il faudrait installer dans chaque banc !"

LA PELOTE DE LAINE EGAREE



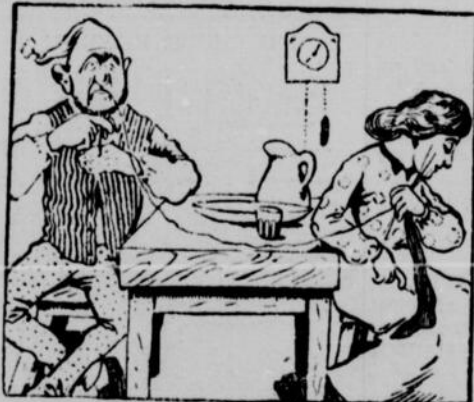
Jean le bûcheron est un grand gourmand. Aussi sa figure rayonne de joie à la vue de l'énorme plat de pommes de terre que sa femme lui apporte.



Il lui fait grandement honneur et les pommes de terre sont vivement englouties l'une après l'autre.



Mais le plat est presque vide et Jean se précipite sur la dernière pomme de terre qu'il avale aussi glougnement que les autres.



Sapristi, cette pomme de terre qui ne veut pas descendre, dit Jean.
— Mais où a donc passé ma pelote de laine ? dit sa femme.



Etonnement des deux époux en s'apercevant que Jean a avalé la pelote de laine qu'il avait prise pour une pomme de terre.



Il ne reste plus qu'à la dévider et en faire un cheveau.
Jean s'y prête de bonne grâce, mais jure bien de se corriger à l'avenir de sa gourmandise.